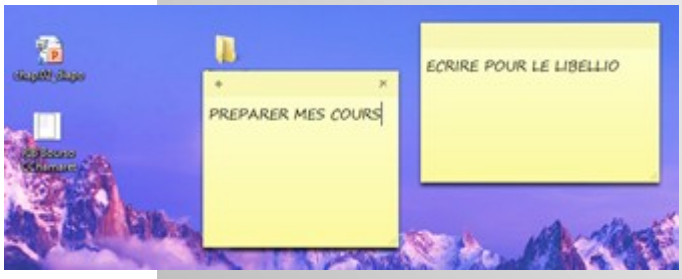
La rubrique du chercheur geek

Optimiser listes, prises de notes et gestion de l'information

En matière de gestion de l'information professionnelle et personnelle et il y a autant de stratégies que de chercheurs… On trouve parmi eux les adeptes du Moleskine, les « tout-numérique » ou encore les hybrides : la liste de course sur un post-it, les notes de la dernière lecture sur word. On a pu croire que la multiplication des outils numériques de gestion de l'information grand public allait nous rendre la vie plus facile. Finis les cahiers remplis de notes, les post-it qui s'égarent ! Plus rien n'allait se perdre, plus aucune tâche ne pourrait être oubliée.

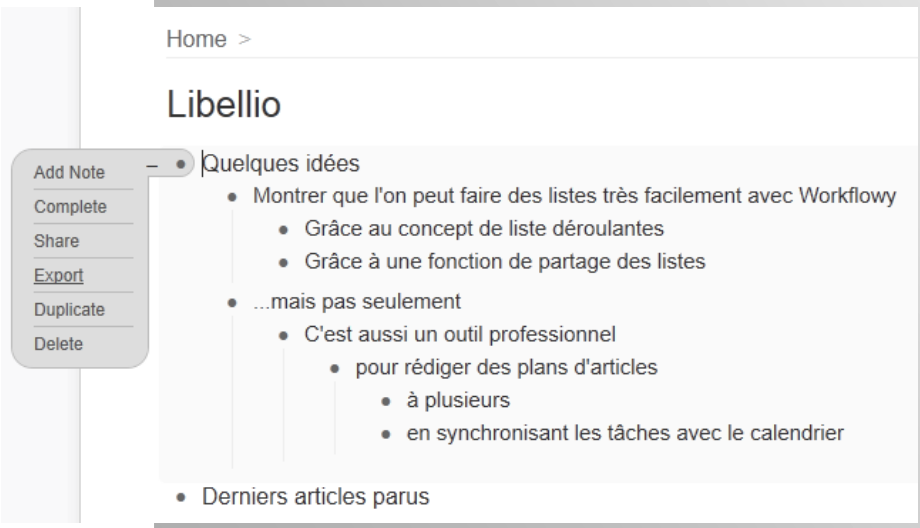
Pourtant, rares sont les chercheurs à tout gérer en ligne tellement les outils peuvent parfois paraître inadaptés. Les post-it numériques, c'est drôle et retro mais leur utilisation se limite à une to-do list sans possibilité de détailler la teneur des tâches en question (qui aurait envie de résumer un plan d'article sur un post-it, à côté des courses à faire pendant le week-end ?)



Ces outils ne permettent pas la flexibilité que requiert la prise de notes ou l'organisation d'une information non structurée. C'est là le grand écueil de la gestion de l'information en ligne : il est très difficile de gérer l'information non structurée et, vouloir la restructurer (dans des bases de données, des tableurs ou autres), n'en permet pas une réutilisation optimale. Ces difficultés font que bien souvent les utilisateurs passent d'une solution à une autre, abandonnant des outils à mesure que leur utilisation se révèle non optimale.

Un outil intéressant est apparu sur la toile. Il commence même à dater mais seules les dernières améliorations en font un excellent outil de gestion de l'information personnelle et professionnelle.

Workflowy1 permet de gérer très facilement l'information personnelle et professionnelle en réinventant le concept de liste et en permettant de dérouler ces dernières à l'infini. Son interface est claire et épurée et permet à tous (*geeks* confirmés ou en devenir) de s'approprier très vite l'outil.



Après une inscription rapide, l'utilisateur peut très vite commencer à rédiger ses premières listes. Ces dernières se gèrent en arborescence et peuvent être complétées autant que possible. La grande flexibilité du logiciel fait qu'il peut être utilisé pour prendre des notes de manière non structurée (vous rédigerez alors le compte rendu d'une réunion à l'intérieur d'un item « réunion ») ou pour hiérarchiser et structurer votre raisonnement (à l'intérieur d'un item « article alpha » vous pourrez organiser vos idées sous forme de plan).

Des fonctions de partage permettent par ailleurs de travailler à plusieurs sur un même document. Lorsque les listes se multiplient, une fonction de *tags* et de recherche facilite la navigation entre les listes et leurs différents éléments. Pour une vue d'ensemble des différents travaux en cours ou tâches à réaliser, il suffira de masquer les sous-éléments de l'arborescence.

Seul bémol, l'application est en ligne. Par conséquent lorsque vous ne serez pas connecté à Internet (mais est-ce que ça arrive encore vraiment ?) il faudra ressortir votre bon vieux Moleskine ! ■

1. https://workflowy.com/

Cécile Chamaret
Paris Sorbonne University Abu Dhabi

Le Libellio *d'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
pp. 5-11

Niveaux d'analyse et réification

Xavier Lecocq
IAE de Lille, Université Lille 1

Dans cette note, je m'appuie sur un article de 2002 dans lequel j'abordais les travaux portant sur le traitement des niveaux d'analyse dans le domaine des sciences de gestion et plus largement des sciences sociales (Lecocq, 2002). J'y mentionnais notamment le rôle des niveaux d'analyse dans les dimensions conceptuelle, théorique et méthodologique des recherches.

L'importance de la spécification et de l'articulation des niveaux d'analyse

La spécification et l'articulation des niveaux d'analyse sont en effet à mon avis des éléments centraux de la méthodologie, entendue au sens large. Russo (2008) rappelle que les approches multi-niveaux constituent un bon moyen pour rendre compte de la « variation », phénomène central en sciences sociales.

Cependant, le traitement des niveaux d'analyse est loin d'être systématique dans notre discipline et, aujourd'hui encore, nombre de chercheurs ne mentionnent pas explicitement à quel(s) niveau(x) les concepts mobilisés sont considérés, à quel(s) niveau(x) leur théorie opère ou encore à quel(s) niveau(x) les concepts sont opérationnalisés (niveau de mesure). Il s'ensuit parfois des problèmes de validité et de fiabilité des recherches concernées.

Cette trop rare discussion des niveaux d'analyse est dommageable compte tenu de la nature de nos disciplines. En effet, les sciences de gestion supposent souvent de s'intéresser à différents niveaux d'analyse puisqu'elles étudient notamment les interactions entre des acteurs et des structures ou les relations entre des comportements individuels et des actions ou des performances collectives.

Toutefois, avoir en tête une grille « niveau(x) d'analyse » ne conduit pas seulement à améliorer la validité et la fiabilité de ses recherches. Cela permet également de lire et d'analyser la littérature de manière plus fine et plus synthétique à la fois, et ainsi de mettre plus facilement en évidence les niveaux ou les relations entre niveaux restées peu étudiées sur un thème donné. Bref, une lecture en termes de niveaux d'analyse est à la fois structurante et heuristique.

Les difficultés du traitement des niveaux d'analyse

Spécifier et éventuellement articuler différents niveaux d'analyse n'est pourtant pas chose facile car, comme le note Courgeau (2003), une approche multi-niveaux doit permettre une synthèse des approches antérieures tout en les dépassant. D'après l'auteur, elle suppose de mettre fin à l'opposition entre holisme et individualisme méthodologique. Cependant, je ne pense pas que ce soit une condition nécessaire. L'individualisme méthodologique peut également mener à prendre en compte

plusieurs niveaux d'analyse lorsqu'il s'agit de « cercles concentriques » à la Simmel (1999). Pour traiter des « cercles imbriqués », « l'individu » (une personne, une entreprise, un projet…) devra être remis dans plusieurs contextes. Dans les deux cas, l'individualisme méthodologique n'empêche pas la prise en compte de plusieurs niveaux. Comme le notent Boudon et Bourricaud : « *Afin de préciser qu'une méthodologie de type individualiste n'implique en aucune façon que soient méconnues les contraintes de l'action et les structures ou institutions qui déterminent ces contraintes, on parle quelquefois d'individualisme structurel (Wippler), ou d'individualisme institutionnel (Bourricaud)* » (Boudon & Bourricaud, 1990, p. 308). Le holisme par contre, rend beaucoup plus difficile une lecture en termes de niveaux d'analyse. Dans tous les cas, la prise en compte de plusieurs niveaux s'avère souvent très complexe car elle suppose bien souvent une articulation de ces derniers. Courgeau (2003) et Lehiany (2012) mentionnent que l'articulation consiste souvent à donner plus d'importance à un niveau ou à un autre, voire à hiérarchiser les niveaux. Une telle démarche conduit à identifier l'unité d'analyse, définie par Lehiany comme le *focus* de la recherche.

Cependant, dans de nombreux cas, la réflexion sur les niveaux d'analyse et leur articulation dans une recherche peut également conduire à perdre de vue le sens même du concept d'« unité d'analyse ». En effet, quelle est l'unité d'analyse d'une recherche qui étudie l'impact des réglementations propres à un secteur sur les pratiques des entreprises ? Une première réponse consiste à dire qu'il s'agit de la réglementation. Une seconde pourrait être de dire que la pratique constitue l'unité d'analyse. Enfin, on peut imaginer (décider) que l'unité d'analyse d'une telle recherche est la relation entre réglementation et pratique. Pour sortir de ce type de problème, je propose de qualifier l'unité d'analyse d'une recherche à partir de la théorie plutôt qu'à partir de la question de recherche, du niveau d'un concept ou du niveau de mesure. L'unité d'analyse peut donc être définie comme le niveau sur lequel la théorie est centrée. Toutefois, même avec une telle définition, l'unité d'analyse peut rester difficile à identifier. Si l'unité d'analyse de la théorie des coûts de transaction est la transaction, il est plus compliqué de qualifier celle de la théorie de la structuration. Dans les recherches qui laissent vraiment dialoguer les niveaux d'analyse entre eux, l'idée d'une unité d'analyse perd à mon avis de sa substance.

Mais le fait d'adopter une grille de lecture « niveaux d'analyse » pose d'autres difficultés que celle de définir l'unité et/ou les niveaux en présence. Pour Rousseau et House (1994), deux problèmes classiques concernent la généralisation et la réification. Cependant, comme je le montre par la suite, la généralisation peut être considérée comme la manifestation de la réification d'un concept.

Pour Rousseau et House (1994), la généralisation consiste à considérer qu'un concept ou des observations s'appliquent à tous les niveaux de manière indifférenciée. L'isomorphisme est un cas particulier de généralisation dans lequel la structure des relations entre concepts est considérée comme étant la même à travers les niveaux. Or, l'apprentissage individuel et l'apprentissage collectif reposent probablement sur des mécanismes différents.

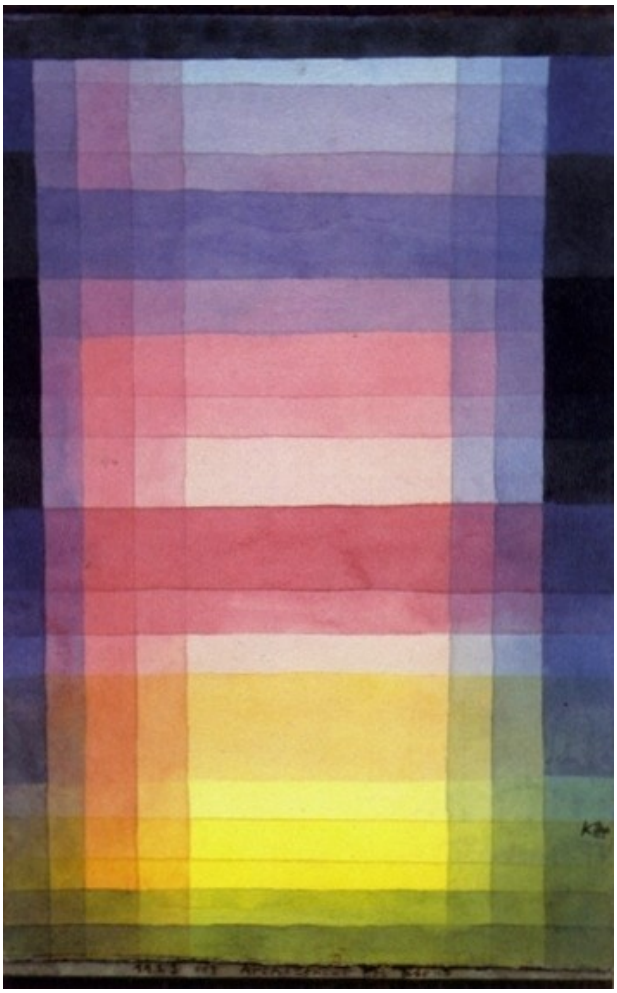
La réification consiste, quant à elle, à considérer un niveau (par exemple, l'entreprise, le réseau ou encore le district…) comme une entité réelle, définitive et immuable, et non comme un construit (Lecocq, 2002). La réification est un phénomène extrêmement commun et pourtant assez peu traité dans les discussions épistémologiques et méthodologiques en sciences de gestion. Je me focalise dans la suite de ce court article sur ce point.

Les conséquences de la réification

Berger et Luckmann (1966) définissent la réification comme le fait de traiter les produits de l'activité humaine comme s'ils étaient autre chose que des produits humains. Cette approche est également celle de Lukacs (1971) qui s'inscrit dans la lignée de Marx notamment. Pour lui, le concept de « travail » est réifié car il est discuté comme un concept indépendant des travailleurs qui effectuent la production. De manière générale, la réification consiste donc à détacher des entités de leur origine et à les objectiver (ou plutôt à les « objectifier »), puis à oublier progressivement qu'un tel processus a été mené.

Quelques recherches en gestion se sont intéressées à la réification de concepts (voir par exemple Ogbor, 2000 ou Lane *et al.*, 2006). En termes de niveaux d'analyse, le fait d'associer un concept à un niveau, voire de considérer un concept comme un niveau de la réalité, sont des manifestations de réification.

Comme l'a souligné Wenger, la réification peut être positive car elle est une condition nécessaire de la coordination et éventuellement de l'apprentissage, particulièrement dans les situations complexes. Pour l'auteur, la réification est donc « *le processus qui consiste à donner forme à notre expérience en produisant des objets qui figent cette expérience* » (Wenger, 1998, p. 58). Les artefacts (tels que les outils ou le jargon) produits par les communautés de pratique sont des exemples de réification. Ils comprennent une dimension pratique et concrète qui ne nécessite pas de revenir à l'ensemble des postulats et hypothèses qui sous-tendent l'utilisation d'un concept.



Architektur der Ebene
Paul Klee,
Bauhaus, Weimar, 1923

Cependant, comme le rappellent Lane *et al.* (2006), le développement de théorie ne s'appuie pas sur des outils mais sur les relations entre concepts. Dans un processus scientifique, la réification est donc problématique puisqu'elle mène progressivement le chercheur (ou les chercheurs à l'échelle d'une communauté ou d'un champ) à ne plus spécifier (et à ne plus interroger) les postulats qui le conduisent à mobiliser un concept ou dans le cas qui nous intéresse ici à travailler à un niveau donné ou à associer systématiquement les concepts à un niveau donné.

Les deux types de réification

Il me semble qu'il faut alors distinguer deux types de réification. La réification d'un concept d'une part, et la réification d'un niveau d'analyse d'autre part. Ces deux types de réification sont relatifs à une absence ou à une mauvaise prise en compte des niveaux d'analyse.

Dans le premier cas, le concept devient progressivement mobilisé pour des usages de plus en plus variés (Lane *et al.*, 2006). Il donne lieu à une éventuelle transformation à chaque usage, justifiant une utilisation potentielle de plus en plus fréquente. La réification d'un concept conduit donc à son application sans questionnement à tous les niveaux d'analyse. Les concepts d'apprentissage et de confiance ont ainsi souvent été réifiés en sciences de gestion. La réification de concept correspond à ce que

Rousseau et House nomment le phénomène de généralisation. Elle conduit à une situation dans laquelle le chercheur se départ totalement de la question des niveaux d'analyse ou, de manière plus subtile, envisage que son concept puisse être universel ou presque et puisse s'appliquer à toutes les échelles et dans toutes les situations. Le concept d'acteur-réseau de l'*Actor Network Theory* (Latour, 2005) me semble relever de ce type de réification. Probablement par le fait de la stratégie de son promoteur, on peut aujourd'hui mobiliser le concept d'acteur réseau pour qualifier à peu près tout (des personnes aux objets en passant par les villes) et toutes les interactions avec le reste.

Le recours à des « *concepts amphibologiques* » déjà mis en évidence par Bourdieu (2001, p. 56) à propos du travail de Latour et Woolgar (1988) renforce ce potentiel de réification. Or comme le souligne Jankélévitch, l'amphibolie des mots est « *le brouillard propice où vont germer les malentendus* » (1957, p. 159). Une telle ambigüité favorise l'application potentielle d'un concept à tous les niveaux, favorisant du même coup sa diffusion tout en lui faisant perdre sa validité.

Dans le second cas (celui de la réification d'un niveau d'analyse), le chercheur (ou la communauté de chercheurs) ne s'interroge plus sur la pertinence de mener des analyses à tel ou tel niveau d'analyse. Ce niveau est considéré comme un niveau de la réalité, voire comme le niveau explicatif de la réalité. Dans une telle situation, tous les concepts ou presque sont appliqués ou applicables au niveau donné. J'avais par exemple montré comment le niveau interorganisationnel avait été réifié dans les années 1990 par la multiplication des travaux sur les alliances et les partenariats (Lecocq, 2002). La stratégie, la réputation, la performance et toute une série de concepts étaient appliqués au niveau interorganisationnel, au détriment par exemple de l'analyse de la performance ou de la stratégie de l'entreprise considérée individuellement.

Plus généralement, la réification de niveau peut donc conduire au biais écologique ou, à l'inverse, au biais atomistique, discutés notamment par Courgeau (2003). Dans le biais atomistique les caractéristiques des individus (ou de l'unité d'analyse) expliquent à eux seuls les phénomènes observés. Le contexte n'étant pas considéré. Le biais écologique consiste au contraire à considérer que les phénomènes observés sont la conséquence unique de l'agrégation des comportements et c'est alors uniquement le groupe qui est considéré au détriment des individus qui le composent. Dans les deux cas, la recherche est considérablement appauvrie et sa validité réduite.

Pour éviter la réification de niveau, le chercheur peut adopter l'approche « méso » développée pour limiter la réification des niveaux (Rousseau & House, 1994). Il peut également, et cette solution semble, de prime abord, plus séduisante intellectuellement, chercher à s'émanciper d'une lecture en termes de niveaux susceptible de structurer de manière artificielle la réalité.

L'approche méso consiste à rejeter l'opposition entre micro et macro en sciences sociales. Pour Rousseau et House (1994), le niveau méso est le lieu de confrontation des forces macro et micro-structurelles. Il correspond au cadre d'action du dirigeant. Pour mener des recherches méso, Rousseau et House recommandent de ne pas réduire l'analyse aux unités traditionnelles de la psychologie, de la sociologie ou de l'économie (individu, groupe, organisation…) mais de s'intéresser aux événements, aux crises ou encore aux routines. Cependant, malgré l'intérêt de l'approche méso, la focalisation sur un seul niveau d'analyse ne prémunit pas le chercheur contre la réification.

Latour, quant à lui, fait le choix de se départir des niveaux d'analyse traditionnels en revenant au concept de monade. Dans une série d'articles et de conférences récentes, (pour une analyse de l'intervention de Bruno Latour lors du congrès de l'Egos, voir Bastianutti et Théron, 2011), il propose de penser le collectif présent dans l'individuel en ayant recours à l'approche monadologique de Gabriel Tarde. En effet, même si l'on doit à Leibniz le concept de monade, l'approche de ce dernier est plus proche à mon avis d'une physique atomistique épicurienne telle qu'on peut par exemple la trouver dans le Livre 2 du *De rerum natura* de Lucrèce. Dans *La monadologie* (1714), Leibniz appelle « monade » la plus petite substance individuelle. Chaque monade s'avère une mais est aussi unique. En même temps, chaque monade exprime l'ensemble de l'univers. Leibniz décompose à l'infini toutes les choses de la nature pour arriver à la monade, irréductible et indivisible unité. Leibniz a, rappelons-le, contribué en mathématique au calcul différentiel, intégral et infinitésimal. Pour lui, l'infiniment petit n'est donc pas qu'un concept philosophique. Il a aussi un sens mathématique. La monadologie chez Leibniz me semble donc assez proche d'un individualisme méthodologique. Au contraire, l'approche monadologique de Tarde (1893) est beaucoup plus complexe. Une monade peut par exemple être un individu. Les monades interagissent (contrairement à celles de Leibniz) et s'influencent sans qu'il y ait d'ordre préétabli. Il en résulte, chez Latour, une logique dans laquelle le tout et les parties ne font qu'un. Cette approche est bien sûr intéressante car elle permet de dépasser l'opposition micro/macro ou individualisme méthodologique/holisme. Elle évite donc au chercheur de réifier un niveau d'analyse. Cependant, parce que la monade peut être tout type d'entité ou presque et que l'échelle varie, la réification du niveau est ici remplacée par une réification des concepts (comme évoqué précédemment). En ce sens, la monadologie à la Latour est cohérente avec le concept d'acteur-réseau. Elle le sert même en facilitant sa réification (et donc son usage à tous les niveaux et pour analyser des situations variées).

Comment éviter la réification des niveaux d'analyse et des concepts ?

Comme nous l'avons montré, une lecture en termes de niveaux d'analyse pose certaines difficultés, de la difficulté à qualifier l'unité d'analyse jusqu'au risque de réification. Nous avons proposé de distinguer deux types de réification. La réification de concept conduit à appliquer celui-ci à tous les niveaux sans se questionner. La réification de niveau d'analyse consiste au contraire à considérer qu'un niveau donné est une partie de la réalité voire qu'il explique largement cette réalité. De nombreux concepts sont alors appliqués à ce niveau.

La réification de concept et la réification de niveau sont liées à une absence de considération pour les niveaux d'analyse ou à une considération caricaturale de ces derniers. Compte tenu de ces différents éléments, la question est donc : comment éviter la réification ?

Pour éviter la réification de concept, il semble ainsi nécessaire de s'interroger sur le niveau auquel opère ce dernier mais également de se demander quelle est la structure sous-jacente de ce concept. Il parait aussi important de s'interroger sur la pertinence d'appliquer le concept à un nouveau niveau d'analyse, ou en tout cas de se demander si la structure sous-jacente reste la même à un autre niveau (afin d'éviter l'isomorphisme).

Pour éviter la réification de niveau, plusieurs points doivent faire l'objet d'une vigilance :

- traiter plusieurs niveaux d'analyse simultanément dans les recherches ;
- ne pas hésiter à définir des niveaux d'analyse *ad hoc* pour chaque recherche (plutôt que de retenir les niveaux classiques : individu / groupe / organisation / secteur…) ;
- s'attarder sur la relation entre niveaux d'analyse et non uniquement sur leur spécification ;
- considérer que la relation entre niveaux d'analyse est une articulation et non une hiérarchisation ;
- traiter les résultats et la discussion en décrivant des « mécanismes » qui éventuellement traversent les niveaux plutôt qu'en décrivant des phénomènes à chaque niveau.

En conséquence, il me semble que les deux types de réification peuvent avoir des conséquences importantes sur la validité d'une recherche. Eviter la réification passe à mon avis largement par un traitement attentif des niveaux d'analyse et de leur articulation.

Références

Bastianutti Julie & Théron Christelle (2011) "Reassembling Organizations in Göteborg", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 7-18.

Berger Peter L. & Luckmann Thomas (1966) *The social construction of reality: A treatise in the sociology of knowledge*, London, Penguin Press.

Blau Peter M. (1993) "Multilevel structural analysis", *Social Networks*, vol. 15, n° 2, pp. 201-215.

Boudon Raymond & Bourricaud François (1990, 3ème édition) *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France (1ère édition : 1982).

Bourdieu Pierre (2001) *Science de la science et réflexivité*, Paris,Raisons d'Agir.

Courgeau Daniel (2003) "From the Macro-Micro Opposition to Multilevel Analysis in Demography", *in* Courgeau Daniel [ed] *Methodology and Epistemology of Multilevel Analysis. Approaches from Different Social Sciences*, Dordrecht, Kluwer, pp. 43-92.

Jankélévitch Vladimir (1957) *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Paris, Presses Universitaires de France.

Lane Peter J., Koka Balaji R. & Pathak Seemantini (2006) "The reification of absorptive capacity: A critical review and rejuvenation of the construct", *Academy of Management Review*, vol. 31, n° 4, pp. 833-863.

Latour Bruno (2005) *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*, Oxford, Oxford University Press.

Latour Bruno & Woolgar Steve (1988) *La Vie de laboratoire. La Production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.

Lecocq Xavier (2002) "La question des niveaux d'analyse en sciences de gestion", *in* Mourgues Nathalie [ed] *Questions de Méthodes en Sciences de Gestion*, Paris, Editions EMS, pp. 173-192.

Lehiany Benjamin (2012) "Unité d'analyse, niveaux d'analyse et spécification des frontières dans l'analyse des réseaux", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 3, pp. 59-73.

Lukacs Georg (1971) *History and class consciousness: Studies in Marxist dialectics*, London, Merlin Press.

Ogbor John O. (2000) *"Mythicizing and Reification in Entrepreneurial Discourse: Ideology-Critique of Entrepreneurial Studies"*, *Journal of Management Studies*, vol. 37, n° 5, pp. 605-635.

Rousseau Denise M. & House Robert J. (1994) "Meso organizational behavior: avoiding three fundamental biases", *in* Cooper Carry L. & Rousseau Denise M. [Eds] *Trends in Organizational Behavior. Vol. 1*, Chichester, John Wiley & Sons, pp. 13-30.

Russo Federica (2008) *Causality and Causal Modelling in the Social Sciences. Measuring Variations*, Methodos Series, Springer.

Simmel Georg (1999) *Sociologie : Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France.

Tarde Gabriel (1893) "Monadologie et sociologie". Texte originalement publié sous le titre: "Les monades et la sociologie" dans la *Revue internationale de sociologie*, tome I. Une édition électronique, réalisée dans le cadre de la collection "Les classiques en Sciences Sociales" par Mme Marcelle Bergeron, est disponible à cette adresse: http://classiques.uqac.ca//classiques/tarde_gabriel/monadologie/monadologie.html

Wenger Etienne (1998) *Communities of practice: Learning, meaning, and identity*, Cambridge, Cambridge University Press ■

Dormition de la Vierge, Thuringe, XVe siècle (Weimar, Residenz)

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
pp. 13-27

À quoi sert l'épistémologie dans la recherche en sciences de gestion ?

Un débat revisité

Marie-José Avenier
CERAG – CNRS / UPMF Grenoble

Catherine Thomas
GREDEG – CNRS/Université Nice Sophia-Antipolis

"It is better to choose a philosophy of science than to inherit one by default."
Van de Ven (2007, p. 36)

Le compte-rendu du débat de l'AIMS 2012 entre Hervé Dumez et Véronique Perret publié dans *Le Libellio d'Aegis* (Bastianutti & Perezts, 2012) nous donne l'occasion de revenir sur certains points fondamentaux développés au cours du débat. Nous proposons aussi une manière de mettre en relation les propos de Véronique Perret et Hervé Dumez malgré la différence radicale de perspectives à partir desquelles les débatteurs répondent aux questions soulevées par Pierre Romelaer. En effet, Hervé Dumez écarte immédiatement le sujet de la pluralité des cadres épistémologiques envisageables et se place essentiellement du point de vue du travail épistémique à effectuer tout au long d'un processus de recherche mené dans un cadre implicitement Poppérien – et parfois explicitement, comme p. 42 : « *Sur la validité des connaissances, il s'agit d'être Poppérien* […] ». Alors que les propos de Véronique Perret se situent au niveau de l'incidence du cadre épistémologique d'une recherche sur les pratiques de recherche et sur les relations entre connaissance et action ; ces propos reposent donc sur l'idée implicite que des recherches en management stratégique peuvent légitimement être inscrites dans des cadres épistémologiques autres que Poppériens.

L'article est organisé en 3 parties. Nous commençons par expliciter un certain nombre de préalables sur lesquels repose notre propos. Ensuite, nous mettons en évidence le rôle essentiel que joue le référentiel épistémologique d'appui d'une recherche dans la justification de la validité de cette recherche et de ses résultats : la justification de la validité d'une recherche ne peut être traitée qu'en référence à une certaine vision de ce qu'est la connaissance. Ceci nous conduit dans un troisième temps à dégager diverses implications pour la pratique (de recherche) et proposer une mise en perspective des propos de Véronique Perret et Hervé Dumez.

Enracinements du propos : les préalables

Notre argumentation repose sur les quatre préalables détaillés dans cette première partie.

Toute recherche s'inscrit dans une conception de la connaissance

À la suite de la citation placée en exergue de ce texte, Van de Ven (2007, p. 36) développe l'argument suivant :

> Many of us are practitioners – not philosophers – of science. We don't think much about *ontology* and *epistemology* so that we can get on with the craft of doing research instead of talking about it. But underlying any form of research is a philosophy of science that informs us of the nature of the phenomenon examined (ontology) and methods for understanding it (epistemology). Whether explicit or implicit, we rely on a philosophy of science to interpret the meanings, logical relations, and consequences of our observational and theoretical statements. Many of us inherit the philosophy of science that underlies the research practices of our teachers and mentors. Inheriting a philosophy of science is understandable if an orthodox view of the scientific method exists and is simply taken for granted by the scientific community. While such consensus may have existed among social scientists in the 1960s and early 1970s, the past 30 years have witnessed a major deconstruction and revision of traditional views of social science.

Et, ajouterons-nous, ces déconstruction et révision de la vision traditionnelle de la science ont donné lieu au développement d'une grande diversité des manières de conduire les recherches qualitatives. On retiendra aussi de la citation de Van de Ven l'idée selon laquelle, qu'on y soit attentif ou pas, toute recherche s'inscrit dans un cadre épistémologique explicite ou implicite.

La distinction entre cadre épistémologique et paradigme épistémologique

Malgré l'insistance d'Hervé Dumez dans le débat AIMS considéré – et antérieurement (Dumez, 2011) – à vouloir réserver l'usage du terme « paradigme » à son sens spécifique de « paradigme scientifique » (Kuhn, 1970), c'est-à-dire de conception du monde à travers laquelle on formule les questions de recherche à un moment du temps, tout comme Alvesson et Sandberg (2011, p. 255) nous utilisons l'appellation « *paradigme épistémologique* » pour désigner un *cadre épistémologique* ayant des hypothèses fondatrices et des principes d'élaboration de connaissances et de justification des connaissances précisément explicités et acceptés par certaines communautés de recherche. Cet usage est fondé sur l'une des définitions que Kuhn lui-même donne de la notion de paradigme (et qui correspond à un usage désormais courant du terme paradigme), à savoir « *the entire constellation of beliefs, values, techniques, and so on, shared by the members of a given community* » (Kuhn, 1970, p. 175). Dans le cas d'un « paradigme épistémologique », ces croyances, valeurs, techniques, etc. partagées par une communauté donnée concernent ce qu'est la connaissance, comment la constituer et comment justifier de sa valeur.

L'utilisation de cette expression présente plusieurs intérêts. Elle permet d'éviter l'identification d'un paradigme épistémologique à une idéologie, ainsi que des confusions fréquentes telle celle entre ontologie et épistémologie et, dans cette veine, celle entre « paradigme épistémologique constructiviste » et « constructivisme social » (parfois appelé constructionnisme et socio-constructivisme) – ce dernier traite de questions d'ordre ontologique et ne constitue en aucune manière un paradigme épistémologique.

L'utilisation de cette expression permet aussi de mettre en relief un phénomène important. Alors qu'un certain nombre de paradigmes épistémologiques ont émergé au cours des 30 dernières années (cf. tableau en annexe), la plupart des recherches en sciences de gestion ne s'inscrivent pas dans ces paradigmes épistémologiques mais

dans une tradition issue du positivisme logique, fréquemment qualifiée aujourd'hui de « post-positiviste » ou encore « moderniste » (Boisot & McKelvey, 2010). Celle-ci englobe de multiples apports sur ce qu'est la connaissance et ses modes de justification comme par exemple ceux, considérables, de K. Popper (Gephart, 2004) ou du réalisme scientifique (McKelvey, 1997 ; Hunt & Hansen 2010). Ces différents apports et conceptions ne sont pas toujours compatibles entre eux, ce qui peut entraîner un certain nombre d'incohérences au sein de cette tradition. Par exemple, une recherche visant l'élaboration de connaissances nouvelles via une étude de cas inductive dans une perspective positiviste aménagée (Eisenhardt, 1989) n'est pas compatible avec un cadre Poppérien puisque Popper rejette l'induction. De la même façon, les chercheurs relevant du réalisme scientifique soulignent que l'hypothèse ontologique qui est la plus répandue est celle qui appréhende les systèmes sociaux comme des systèmes complexes ouverts ; or de tels systèmes sont caractérisés plutôt par des phénomènes émergents et non prédictibles que par des régularités prédictibles (Boisot & McKelvey, 2010). Pourtant, les méthodes de corrélation si souvent mobilisées dans la tradition post-positiviste, utilisent une approche statistique Gaussienne qui repose sur une hypothèse d'ontologie atomistique (c'est-à-dire constituée d'éléments indépendants) peu compatible avec une hypothèse d'ontologie complexe ; ces méthodes ne permettent donc pas de saisir des dynamiques interactives et complexes susceptibles de caractériser les systèmes sociaux (Boisot & McKelvey, 2010 ; Andriani & McKelvey, 2011).

Cette diversité des courants et des conceptions à l'intérieur du cadre post-positiviste constitue une richesse mais est aussi une source de faiblesse en raison des risques d'incohérences possibles au sein des démarches mises en œuvre. Un moyen de surmonter cette faiblesse serait que soit accompli un travail analogue à celui qui a été réalisé dans le cas des paradigmes épistémologiques réalistes critiques (Bhaskar, 1978 ; Archer *et al.*, 1998), constructivistes (von Glasersfeld, 1984 ; Le Moigne, 2012/1995 ; Guba & Lincoln, 1989), interprétativistes (Sandberg, 2005 ; Yanow, 2006), d'identification à l'intérieur du cadre post-positiviste – comme cela l'a déjà été fait pour le réalisme scientifique (McKelvey, 1997 ; Hunt & Shelby, 2010) –, de paradigmes épistémologiques reposant sur des hypothèses fondatrices d'ordre épistémique et sur des principes d'élaboration de connaissances et de justification de ces connaissances mutuellement cohérents.

Validité et fiabilité : des principes directeurs fondamentaux qui s'instancient différemment selon le cadre épistémologique

Les quêtes de validité et de fiabilité d'une recherche constituent des principes directeurs génériques fondamentaux dans toute recherche d'intention scientifique (Gibbert *et al.*, 2008). L'esprit de ces principes vaut quel que soit le cadre épistémologique de la recherche. Mais leur signification précise et donc les éléments de leur évaluation dépendent du cadre épistémologique spécifique de la recherche (Usunier *et al.*, 2000 ; Avenier & Gavard-Perret, 2012).

Notons d'abord que si la question de la validité interne est centrale dans toutes les recherches, celle de la validité externe ne concerne pas ou peu les paradigmes épistémologiques interprétativiste et constructiviste au sens de Guba et Lincoln. Par ailleurs, les validités interne et externe sont souvent interrogées et même mises en cause dans les recherches dites « qualitatives ». En effet, si ces recherches sont souvent présentées comme plus propices à la production de connaissances pertinentes pour la pratique, elles apparaissent poser des problèmes de rigueur et plus généralement souffrir de nombreuses faiblesses en matière de justification de la

valeur des connaissances produites (Pratt, 2009 ; Gibbert *et al.*, 2008). Les problèmes que soulèvent les recherches qualitatives sont de deux types : le premier réside dans l'absence de repères méthodologiques acceptés par tous pour collecter et analyser des matériaux empiriques variés et principalement de nature qualitative (validité interne), ce qui complique l'évaluation de ces travaux (Pratt, 2009) ; le second concerne la question de la généralisation de connaissances obtenues sur un ou plusieurs cas singuliers, qui est au cœur de la validité externe (Gibbert *et al.*, 2008).

Concernant la validité interne, de nombreux auteurs soulignent les confusions multiples qui sont régulièrement faites lors de la réalisation de recherches qualitatives : ne pas assez expliciter les matériaux empiriques et/ou la façon dont les interprétations ont été construites, essayer de mimer les recherches quantitatives, etc. (Pratt, 2009), confondre les études de nature descriptive avec des recherches de type « *grounded theory* » (Glaser, 2004 ; Suddaby, 2006). Ces problèmes et confusions sont liés à la multiplicité des paradigmes épistémologiques dans lesquelles les recherches qualitatives peuvent être conduites (Gephart, 2004 ; Langley & Royer 2006 ; Yanow, 2006). Gephart (2004) souligne que l'incohérence entre épistémologie et méthodologie est fréquemment à l'origine des résultats limités et souvent superficiels des recherches qualitatives. C'est précisément en prenant appui sur les questions de validité des recherches qualitatives que nous mettrons en relief les liens entre épistémologie, méthodologie et validité des recherches conduites.

Les deux buts principaux possibles d'une recherche

Prenant appui sur la distinction entre contexte de découverte et contexte de justification introduite par Reichenbach en 1938, il est devenu usuel de distinguer deux types de buts principaux que peut avoir un projet de recherche, à savoir : la génération de connaissances nouvelles destinées à éclairer une certaine lacune théorique (*theoretical gap*) ; la mise à l'épreuve de la validité externe de connaissances disponibles.

Cette distinction entre *theory building* et *theory testing* (Eisenhardt, 1989, 1991) est particulièrement marquée dans les traditions post-positivistes. Dans ces cadres épistémologiques les études qualitatives sont mobilisées essentiellement dans un contexte de découverte afin de générer des connaissances nouvelles ; et c'est dans des études quantitatives que la validité externe des connaissances ainsi générées doit ensuite être testée. Si cette distinction demeure essentielle dans les autres cadres épistémologiques dans la mesure où un projet de recherche donné (thèse, article) visera principalement l'un des deux objectifs, elle apparaît de façon moins tranchée, ne serait-ce que parce que les mises à l'épreuve sont souvent effectuées dans des recherches qualitatives. En outre, un projet de génération de connaissances nouvelles intègre souvent des mises à l'épreuve successives dans une démarche itérative, sachant que des mises à l'épreuve dans des recherches qualitatives menées dans d'autres contextes demeurent indispensables pour tester la validité externe des connaissances ainsi produites. Et un travail de mise à l'épreuve de la validité externe de connaissances déjà publiées peut conduire à enrichir ces connaissances (*refinement*) et/ou à identifier une nouvelle lacune théorique, et ainsi être à l'origine d'un nouveau projet visant la génération de connaissances nouvelles destinées à éclairer cette lacune.

Comment s'évaluent la validité interne et la validité externe dans différents cadres épistémologiques ?

Le but de cette section est de mettre en évidence le fait que la justification des validités interne et externe d'une recherche ne peut s'effectuer dans l'absolu, mais seulement en référence à un cadre épistémologique. Pour ce faire nous nous référerons à plusieurs cadres épistémologiques fréquemment mobilisés dans la recherche en sciences de gestion. Leurs principales hypothèses fondatrices sont synthétisées, pour mémoire, dans le tableau. Le but de cette section n'est pas de passer systématiquement en revue la manière dont les notions génériques de fiabilité, validité interne et validité externe s'instancient dans chacun de ces différents cadres épistémologiques, mais de mettre en exergue quelques différences marquantes pour illustrer notre propos. Le lecteur intéressé par une revue systématique peut utilement consulter Avenier & Gavard-Perret (2012).

Validité interne : rigueur, fiabilité et cohérence interne du processus de recherche

La validité interne d'une recherche dépend de la rigueur, de la fiabilité et de la cohérence interne du processus de recherche. La rigueur et la fiabilité concernent la phase de constitution du matériau empirique (*data collection*) et celle de son traitement qui conduit à l'élaboration des résultats (*data analysis*). La cohérence interne dépend de la cohérence du *design* de la recherche (expression parfois traduite par « canevas » de la recherche, Hlady-Rispal, 2002). Elle s'évalue en mettant en perspective la question de recherche, les concepts et théories mobilisés, ainsi que la manière dont est collecté et traité le matériau empirique.

Dans les cadres épistémologiques post-positivistes, la fiabilité concerne particulièrement la mesure des phénomènes, qui doit être réalisée avec des instruments (échelles de mesure, questionnaires, etc.) fiables au sens suivant : si l'on mesure plusieurs fois le même phénomène avec le même instrument, on doit obtenir les mêmes résultats. Mais la notion de fiabilité d'un instrument de mesure n'est pas compatible avec les hypothèses fondatrices des autres cadres épistémologiques considérés dans cet article – à savoir les paradigmes épistémologiques constructiviste, interprétativiste et réaliste critique – en raison de leurs hypothèses fondatrices d'ordre épistémique (cf. tableau). Par exemple, dans le réalisme critique, les phénomènes sociaux sont considérés comme intentionnels et susceptibles d'apprentissage, ce qui les rend difficiles à mesurer de manière fiable. S'ils ne peuvent être mesurés, ils peuvent être compris. Cette spécificité plaide en faveur d'études qualitatives. D'autre part, les phénomènes sociaux se manifestent au sein de systèmes ouverts et ne peuvent pas être artificiellement clos dans le cadre d'une expérimentation. Ceci rend difficile la réplication (Bhaskar, 1998a).

Une fois le matériau empirique de la recherche constitué, le principe de fiabilité porte sur le cheminement cognitif qui conduit du matériau empirique jusqu'aux résultats annoncés : le lecteur doit pouvoir, s'il le souhaite, suivre précisément l'ensemble de ce cheminement. Le chercheur est donc tenu de rendre accessible au lecteur l'ensemble du matériau empirique et d'expliciter de manière détaillée l'ensemble des opérations effectuées pour la constitution et pour le traitement de ce matériau, avec une attention particulière portée à décrire la manière dont le codage et les inférences ont été effectuées en relation avec le matériau empirique. Si cette exigence d'explicitation du processus de traitement du matériau empirique concerne tous les cadres épistémologiques, la façon précise de réaliser ce processus de manière jugée rigoureuse par les institutions de critique collective dépend de chaque cadre. C'est ce qui explique la diversité des protocoles de recherche dans la conduite d'études

qualitatives. Si les raisons profondes – en l'occurrence épistémologiques – de ces diversités ne sont pas comprises, les panachages réalisés dans certaines études qualitatives entre des éléments de protocoles différents conduisent à des incohérences qui peuvent être interprétées comme un manque de rigueur des recherches qualitatives (Gephart, 2004). Etant donné la place que tiennent les études qualitatives dans la recherche en management, il importe d'examiner ce point plus précisément.

- *L'exemple des recherches qualitatives*

Dans les cadres post-positivistes, et plus précisément dans le courant positiviste aménagé au sens de Eisenhardt (1989), la validité interne repose d'une part sur la précision, la quantité et la variété des données collectées ; dans cette perspective, Einsehardt (1989) défend la supériorité des analyses de cas multiples. La validité interne dépend d'autre part de la qualité de l'analyse des données en adoptant par exemple différentes perspectives théoriques (*theory triangulation*, Yin, 2003). À l'opposé, les tenants du paradigme interprétativiste défendent les études de cas unique destinées à saisir la multiplicité des interprétations et la façon dont elles se sont construites (Dyer & Wilkins, 1991). La rigueur des inférences interprétatives se justifie essentiellement de deux manières : d'une part, dans et par le dialogue avec les acteurs de terrain interrogés ainsi qu'avec des acteurs de la communauté scientifique concernée ; et d'autre part, par le travail mené pour assurer la validité transgressive.

À la différence des études de cas réalisées dans un cadre post-positiviste, la validité interne de recherches qualitatives menées dans les paradigmes épistémologiques réaliste critique et constructiviste pragmatique repose sur la qualité des inférences réalisées non plus pour établir des similitudes et des régularités de surface mais pour identifier des causes ou des compréhensions plausibles aux phénomènes étudiés. Si la première étape consiste comme dans un cadre post-positiviste à l'identification de régularités (*patterns*) par induction, la seconde étape, qui est cruciale, réside dans « l'intelligence créative » du chercheur pour formuler des conjectures sur le ou les mécanismes générateurs explicatifs des régularités observées (Bhaskar, 1998b, p. 65). Le raisonnement abductif semble ici le plus approprié (Mingers, 2006 ; Van de Ven, 2007 ; Boisot & McKelvey, 2010 ; Avenier & Parmentier Cajaiba, 2012). Comme le souligne Pratt (2009), l'exercice d'explicitation du processus devient alors très délicat parce que le chercheur doit s'efforcer de montrer comment il a bâti ses interprétations à partir de son matériau empirique. Afin de donner à voir la *chain of evidence* (Pratt, 2009, p. 857) par laquelle le chercheur est progressivement passé des données aux interprétations, l'auteur suggère d'une part de présenter un savant mix entre des matériaux bruts (*verbatims*) et leur interprétation, et de montrer comment les constructions théoriques ont été élaborées lors du processus de montée progressive en abstraction. Les travaux de Parmentier Cajaiba (2010) fournissent un exemple détaillé de la mise en œuvre de cette manière de faire dans le paradigme épistémologique constructiviste pragmatique. Gioia (1994, 2010, 2012) propose un processus de création de catégories de plus en plus abstraites et son explicitation à travers l'élaboration d'une « *data structure* », qui s'inscrit parfaitement dans une démarche de « *grounded theory* » au sens de Glaser (2004) conduite dans le paradigme épistémologique réaliste critique. *In fine*, dans ce cadre, c'est le pouvoir explicatif du modèle ainsi élaboré qui constitue l'élément clé de sa validité (Glaser, 2004). Privilégiant un autre type de méthodologie qualitative proche de la recherche intervention, Pascal *et al.* (2012) présentent une méthode détaillée de « *design research* » visant à générer des connaissances nouvelles dans un cadre réaliste critique.

Il apparait ainsi des différences significatives entre les recherches qualitatives menées dans les différents cadres épistémologiques et tout particulièrement au niveau des études de cas. On peut schématiquement distinguer trois grandes traditions, sachant que, en pratique, des combinaisons sont possibles (mais la discussion de ces combinaisons possibles exigerait des développements sortant du cadre limité de cette *Raisonnance*).

1. Les études de cas descriptives interprétatives (ou narratives) menées dans les paradigmes épistémologiques interprétatif et constructiviste au sens de Guba & Lincoln. Nous les qualifions ainsi car elles visent à décrire (*thick descriptions*, Schwartz-Shea, 2006) la signification que les parties prenantes d'une certaine situation étudiée donnent à cette situation. Ces descriptions sont fréquemment accompagnées de narrations détaillées. Glaser (2004) souligne avec force les différences entre la démarche de « *natural inquiry* » (Lincoln & Guba, 1985) qui demeure descriptive, et la démarche de *grounded theory* qui est explicative et sera présentée en troisième lieu.
2. Les études de cas descriptives inductives menées dans les cadres post-positivistes, et plus particulièrement dans le positivisme aménagé (Eisenhardt, 1989, 1991). Nous les qualifions ainsi car elles visent à mettre en évidence et décrire des régularités de surface en privilégiant un mode de raisonnement inductif. Eisenhardt argumente en faveur d'études de cas multiples afin de pouvoir identifier, à travers l'étude des ressemblances et dissemblances des différents cas, des conjonctions constantes d'évènements et d'établir des régularités de surface. Chaque cas est étudié individuellement (*within case analysis*) pour faire émerger des concepts nouveaux (ou catégories génériques) et/ou des relations nouvelles entre ces concepts. La réplication ou reproduction de l'étude dans plusieurs cas vise à mettre à jour des similarités sur ces relations : « *Coupled with within-case analysis is cross-case search for patterns* » (Einsenhardt, 1989, p. 540). L'objectif est de montrer que la nouvelle relation observée entre des concepts ou catégories dans un cas particulier, sous certaines conditions, est la même dans d'autres cas étudiés en parallèle et soumis à des conditions similaires. La réplication a pour objet de montrer la persistance des relations, c'est-à-dire d'identifier des régularités.
3. Les études de cas explicatives (abductives) essentiellement menées dans les paradigmes épistémologiques réaliste critique et constructiviste pragmatique, selon la méthode de la *grounded theory* (Glaser, 2004) ou le modèle dialogique (Avenier & Parmentier Cajaiba, 2012). Nous les qualifions ainsi car elles visent à développer essentiellement par abduction des conjectures sur les possibles mécanismes générateurs sous-jacents (réalisme critique) ou des compréhensions (constructivisme pragmatique) aux phénomènes étudiés. Les études de cas comparatives de type explicatif ne portent pas sur les relations dites « de surface », directement observables, mais s'intéressent aux mécanismes sous-jacents au phénomène observé (*discover the latent patterns*). Ainsi, l'étude de cas comparative telle que la présente Tsoukas (1989) – qui se différencie de la conception descriptive développée par Eisenhardt (1989) – favorise l'enrichissement de la compréhension de mécanismes générateurs déjà identifiés et de leurs modes d'activation par une analyse comparative des différents facteurs contextuels. Pour les réalistes critiques les études de cas comparatives explicatives « *shed light on the specific contingent conditions under which the postulated generative mechanisms combine and operate* » (Tsoukas, 1989, p. 555).

Validité externe et mise à l'épreuve

La validité externe désigne la validité de connaissances au-delà de la base empirique à partir de laquelle ces connaissances ont été élaborées (c'est-à-dire, dans une recherche quantitative, au-delà de l'échantillon considéré, et, dans une recherche qualitative, au-delà des cas considérés). Quel que soit le cadre épistémologique de la recherche, la justification de la validité externe de connaissances s'effectue d'abord lors de la généralisation initiale puis via des mises à l'épreuve de ces connaissances. Ces mises à l'épreuve sont effectuées dans un objectif de réplication et/ou de comparaison. Nous allons voir que l'objectif visé et la manière dont ces mises à l'épreuve sont réalisées dépend aussi du cadre épistémologique considéré.

Dans un cadre post-positiviste la mise à l'épreuve de connaissances repose sur des tests effectués dans une perspective de réplication. Le principe de reproductibilité est central à la démarche scientifique qui rejette les événements uniques comme les miracles (Boisot & McKelvey, 2010). Dans la mesure où, dans les sciences sociales, la réplication des expérimentations à l'identique est rarement possible, la mise à l'épreuve de la validité externe de connaissances prend généralement la forme d'une étude quantitative destinée à tester des hypothèses sur des échantillons représentatifs de la population à laquelle les résultats de la recherche ont été généralisés. La démarche traditionnelle est de nature hypothético-déductive. Elle consiste à élaborer des hypothèses théoriques dont sont déduites des prévisions qui sont confrontées au matériau empirique de la recherche.

Dans le paradigme épistémologique réaliste critique, c'est sur la qualité et le degré d'abstraction du modèle explicatif élaboré que reposent à la fois la validité interne et la validité externe de la recherche (Glaser, 2004). Le modèle abstrait ainsi créé peut en permanence être modifié et enrichi par des mises à l'épreuve successives dans des recherches qualitatives, qui rendent possibles des comparaisons continuelles avec toujours plus de données (Glaser, 2004). Ces recherches qualitatives peuvent prendre des formes différentes : étude de cas comparative (Tsoukas, 1989) ou recherche intervention. Denyer *et al.* (2008) proposent une méthode de « *design-oriented research synthesis* » pour tester des connaissances établies par des études antérieures (*evidence-based management*). Ces mises à l'épreuve successives prennent plus la forme de comparaison que de réplication, mais sont conformes à l'idée de l'activité scientifique conçue comme un processus continu, itératif et ouvert (Bhaskar, 1978 ; Tsoukas, 1989). Il convient de souligner toutefois que depuis les travaux séminaux de Tsang et Kwan (1999), certains auteurs (Mingers, 2006 ; Miller & Tsang, 2010) tentent de trouver des méthodes permettant de répliquer les connaissances élaborées, dans une conception de la réplication plus modeste que dans les cadres post-positivistes. En effet, la vérification ou la réfutation ne pourront jamais être définitives : un échec de la réplication de connaissances antérieures relatives à des structures ou à des mécanismes générateurs dans un autre contexte, ne constitue pas une réfutation de ces connaissances au sens de Popper dans la mesure où cet échec peut être expliqué par des facteurs de contingence ou la présence de mécanismes générateurs compensateurs (Tsang & Kwan, 1999).

Dans le paradigme épistémologique constructiviste pragmatique, il s'agit d'examiner si des connaissances génériques (qui correspondent à la généralisation théorique évoquée par Véronique Perret, p. 42) telles que réinterprétées dans d'autres contextes que ceux dans lesquels ces connaissances ont été élaborées, procurent des repères *fonctionnellement adaptés* et *viables* pour agir intentionnellement dans ces autres contextes. Cette mise à l'épreuve est pragmatique, c'est-à-dire est réalisée dans et par l'action, plutôt qu'à travers des tests d'hypothèses quantitatifs. Elle s'effectue

essentiellement dans des études de cas ou des recherche-interventions successives (Avenier & Parmentier Cajaiba, 2012). De telles mises à l'épreuve exigent un travail d'interprétation des connaissances génériques en fonction des spécificités de la nouvelle situation considérée et, dans le cas d'une recherche-intervention, un travail de reconstruction du sens de ces connaissances par les acteurs de la situation concernée. Dans les deux cas, la mise à l'épreuve consiste à examiner si les connaissances considérées offrent des repères adaptés pour comprendre la situation considérée, et viables pour intervenir intentionnellement dans cette situation.

Dans le paradigme épistémologique interprétativiste, lorsque les connaissances générées sont de type descriptif, la question de la justification de la validité externe de ces connaissances ne se pose pas. Il est seulement attendu du chercheur qu'il offre des descriptions épaisses destinées à faciliter leur interprétation et leur adaptation en vue de leur éventuelle mobilisation dans d'autres contextes, la charge de cette adaptation étant laissée à l'acteur désireux de les mobiliser dans cet autre contexte. Lorsque les connaissances générées dans le paradigme épistémologique interprétativiste concernent des processus de construction de sens, d'interprétation et de communication, leur mise à l'épreuve s'effectue comme dans le paradigme épistémologique constructiviste pragmatique essentiellement via des études de cas ou des recherche-interventions successives.

Implications pour la pratique

Parmi les multiples conséquences des développements précédents, nous nous focaliserons sur les trois points détaillés ci-après.

Décider soi-même du cadre épistémologique dans lequel on inscrira ses travaux plutôt que d'en hériter d'un par défaut

Comme l'argumente Van de Ven (2007), toute recherche d'intention scientifique s'inscrit de manière explicite ou implicite dans une philosophie de la connaissance – ou, moins pompeusement, un cadre épistémologique ; et dans la mesure où il existe divers cadres mobilisables, mieux vaut décider soi-même du cadre épistémologique dans lequel on inscrira ses travaux plutôt que d'hériter d'un cadre par défaut.

Mais sur quoi fonder une telle décision, qui est fondatrice et conditionne l'ensemble de la recherche ? En effet, cette décision porte à conséquence sur le type de question de recherche envisageable (comme le souligne Véronique Perret à travers notamment sa référence à la problématisation au sens d'Alvesson & Sandberg, 2011), sur la manière de conduire le processus et de justifier la validité des connaissances élaborées, ainsi que sur la forme et le statut des connaissances élaborées au cours de la recherche.

La réponse que nous proposons, et qui nous semble en accord avec les propos de Véronique Perret, repose sur l'existence d'un certain nombre de cadres épistémologiques qui ont été progressivement conceptualisés en s'enracinant dans les travaux de philosophes et amplement discutés au fil des années – voire des siècles – au sein de communautés de chercheurs en sciences sociales notamment. En particulier, ceux présentés dans le tableau sous forme idéal-typique, sachant qu'à l'intérieur de chacun d'eux des nuances peuvent être introduites – et certains points, comme le statut de la connaissance relative aux mécanismes générateurs dans le réalisme critique (représentationnelle ou pragmatique ?) ne sont pas encore complètement stabilisés, ce qui témoigne de la difficulté et de la complexité de ces questions.

D'autres cadres épistémologiques sont sans nul doute envisageables, qui combinent de manière cohérente des hypothèses fondatrices d'ordre épistémique et méthodologique (et éventuellement ontologique). Hervé Dumez, non seulement dans le débat considéré mais surtout dans une publication antérieure (Dumez, 2010), propose à chaque chercheur de construire son propre discours « *[en faisant son] miel de ce qui s'est dit d'intelligent dans chacun des courants qui se sont constitués en épistémologie* » (p. 61). Dans cette manière de procéder le risque de non-congruence entre les justifications avancées sur différents aspects de la recherche n'est-il pas élevé ? Lorsque l'on est un jeune, ou moins jeune, chercheur qui n'a pas une formation antérieure extrêmement solide en philosophie, construire le cadre épistémologique spécifique de sa recherche nous semble être une opération extrêmement risquée. Il est nettement moins risqué de s'inscrire dans un cadre déjà solidement conceptualisé que de construire le cadre épistémologique spécifique de sa recherche.

Par conséquent, notre réponse à la question « comment décider du cadre épistémologique de sa recherche ? » est de suggérer au jeune chercheur d'inscrire sa recherche à l'intérieur d'un cadre épistémologique solidement conceptualisé qui correspond de manière satisfaisante à sa propre conception de ce qu'est la connaissance.

Un design de recherche adapté au but principal et au cadre épistémologique

Comme nous l'avons vu précédemment, le *design* d'une recherche est à adapter à la fois au but principal de la recherche (génération de connaissances nouvelles ou mise à l'épreuve de connaissances publiées) et au cadre épistémologique de la recherche. Pour préciser notre propos, prenons l'exemple d'une recherche qualitative destinée à élaborer des connaissances nouvelles. Nous avons vu que les repères méthodologiques pour la fiabilité et la validité interne d'une telle recherche diffèrent selon le cadre épistémologique, avec comme exemples de références (Eisenhardt, 1989 ; Yin, 2003) dans un cadre post-positiviste, (Denyer *et al.*, 2008 ; Gioia *et al.*, 2012 ; Pascal *et al.*, 2012 ; Tsoukas, 1989) dans un cadre réaliste critique, (Avenier & Parmentier Cajaiba, 2011) dans un cadre constructiviste pragmatique, (Sandberg, 2005) dans un cadre interprétativiste, et (Lincoln & Guba, 1915) dans un cadre constructiviste au sens de ces deux auteurs.

Viser des revues ouvertes au cadre épistémologique de la recherche

Comme le souligne Hervé Dumez, le travail scientifique repose aussi sur un ensemble d'institutions de critique collective, et c'est dans cette arène qu'on juge de la qualité, de la pertinence et de l'apport des connaissances élaborées. Parmi ces institutions, les revues tiennent une place centrale. Les revues publiant des travaux menés en sciences de gestion ne sont pas toutes ouvertes à tous les cadres épistémologiques. Certaines, par exemple, publient essentiellement des travaux menés dans des cadres de type post-positiviste. Aussi, lorsque vient le moment de soumettre à la critique collective les résultats d'une recherche, est-il conseillé de cibler des revues ouvertes au cadre épistémologique dans lequel la recherche a été conduite. L'explicitation du cadre épistémologique de la recherche est non seulement indispensable pour l'argumentation, par le chercheur, de la validité de sa recherche (dans ce cadre-là) ; mais elle constitue aussi une information cruciale pour les personnes et institutions chargées d'évaluer cette recherche (qui permet notamment aux institutions d'identifier des évaluateurs compétents pour juger la qualité du processus et des

résultats de la recherche en se fondant sur les critères propres au cadre épistémologique de la recherche présentée).

Pour conclure

Concernant la mise en relation des visions développées par Hervé Dumez et Véronique Perret, nous proposons de revenir une nouvelle fois au tableau. Au risque de nous attirer les foudres de nos distingués collègues qui ne seront certainement pas très heureux de se voir « enfermer » dans une catégorie de notre schématisation, nous serions tentées de situer les propos d'Hervé Dumez dans la colonne 1, dans la mesure où cet auteur fonde son argumentation sur des visions Poppériennes à diverses reprises. Et de considérer que Véronique Perret, quant à elle, met en relation certains aspects de diverses colonnes, comme les liens entre connaissance et action dans certains cadres épistémologiques. Les propos de l'un des débatteurs pouvant plutôt être rattachés à une colonne, et les propos de l'autre étant développés de manière transversale aux colonnes, ils nous apparaissent se déployer dans des univers en quelque sorte orthogonaux mais se recoupant !

Enfin, pour conclure, nous sommes pleinement d'accord avec Hervé Dumez et Véronique Perret sur deux points fondamentaux. On n'attend pas des chercheurs en sciences de gestion qu'ils deviennent aussi des épistémologues de profession. Mais on attend de chaque chercheur qu'il procède à la critique épistémologique continuelle de son activité cognitive et de ses produits (Piaget, 1967) durant tout le processus de recherche, particulièrement relativement à la justification des énoncés qu'il élabore et des mises en relation entre matériau théorique et matériau empirique. En outre, nous avons montré sur l'exemple des recherches qualitatives que, comme l'indique Véronique Perret, si le chercheur explicite d'emblée le cadre épistémologique dans lequel il mène sa recherche, il dispose de repères explicites pour exercer cette critique. Si le chercheur n'a pas explicité d'emblée le cadre épistémologique de son projet de recherche, ce travail de justification, pour être effectué sérieusement, exigera paradoxalement du chercheur un travail approfondi d'épistémologue. Dans ces conditions n'est-il pas plus judicieux de prendre connaissance des cadres épistémologiques qui ont déjà été longuement travaillés et amplement soumis à la critique de communautés académiques, et d'emblée inscrire son projet de recherche dans celui qui correspond le mieux à sa conception intime de la connaissance ?

Références

Alvesson Mats & Sandberg Jörgen (2011) "Generating research questions through problematization", *Academy of Management Review*, vol. 36, n° 2, pp. 247-271.

Andriani Pierpaolo & McKelvey Bill (2011) "Managing in a Pareto World calls for new thinking", *M@n@gement*, vol. 14, n° 2, pp. 89-118.

Archer Margaret, Bhaskar Roy, Collier Andrew, Lawson Tony & Norrie Allan (1998) *Critical Realism Essential Readings*, New York, Routledge.

Avenier Marie-José & Gavard-Perret Marie-Laure (2012) "Inscrire son projet de recherche dans un cadre épistémologique", *in* Gavard-Perret Marie-Laure, Gotteland David, Haon Christophe & Jolibert Alain [eds] *Méthodologie de la recherche en sciences de gestion. Réussir son mémoire ou sa thèse*, 2ème édit, Paris, Pearson Education France, pp. 11-62.

Avenier Marie-José & Parmentier Cajaiba Aura (2011) "Research-as-Practice: Practical Insights for Developing Rigorous Conceptual Knowledge for and from Practice", Communication à la *11th EURAM Annual Conference*, Tallinn, Estonia, June (Best Paper Award).

Avenier Marie-José & Parmentier Cajaiba Aura (2012) "The dialogical model: Developing academic knowledge for and from practice", *European Management Review*, vol. 9, n° 4 (in press).

Bastianutti Julie & Perezts Mar (2012) "À quoi sert l'épistémologie en management stratégique ? Débat entre Véronique Perret et Hervé Dumez. Modérateur, Pierre Romelaer", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 3, Dossier controverses AIMS 2012, pp. 39-44.

Bhaskar Roy (1978) *A realist theory of science,* Hassocks, England, Harvester Press.

Bhaskar Roy (1998a) "Societies" *in* Archer Margaret, Bhaskar Roy Andrew, Collier, Lawson Tony & Norrie Alan [eds] *Critical Realism Essential Readings*, New York, Routledge, pp. 206-257.

Bhaskar Roy (1998b) "The logic of scientific discovery" *in*, Archer Margaret, Bhaskar Roy Andrew, Collier, Lawson Tony & Norrie Alan [eds] *Critical Realism Essential Readings*, New York, Routledge, pp. 48-103.

Boisot Max & McKelvey Bill (2010) "Integrating Modernist and Postmodernist Perspectives on Organizations: A Complexity Science Bridge", *Academy of Management Review*, vol. 35, n° 3, pp. 415-433.

Denyer David, Tranfield David & Van Aken Joan Ernst (2008) "Developing Design Propositions through Research Synthesis", *Organization Studies*, vol. 29, n° 3, pp. 393-413.

Dumez Hervé (2010) "Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 3-15.

Dumez Hervé (2011) "Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion (2)", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 7, n° 1, pp. 53-62.

Dyer Gibb W. & Wilkins Alan L. (1991) "Better Stories, Not Better Constructs to Generate Better Theory: a rejoinder to Eisenhardt", *The Academy of Management Review*, vol. 16, n° 3, pp. 613-619.

Eisenhardt Kathleen M. (1989) "Building theories from case study research", *Academy of Management Review*, vol. 14, n° 4, pp. 532-550.

Eisenhardt Kathleen M. (1991) "Better stories and better constructs: The case for rigor and comparative logic", *Academy of Management Review*, vol. 16, n° 3, pp. 620-627.

Gephart Robert P. (2004) "From the Editors: Qualitative Research and the Academy of Management Journal", *Academy of Management Journal*, vol. 47, n° 4, pp. 454-462.

Gibbert Michael, Ruigrok Winfried & Wicki Barbara (2008) "Research Notes and Commentaries: What Passes as a Rigorous Case Study?", *Strategic Management Journal*, vol. 29, n° 13, pp. 1465-1474.

Gioia Dennis A., Thomas James B., Clark Shawn M. & Chittipeddi Kumar (1994) "Symbolism and Strategic Change in Academia: The Dynamics of Sensemaking and Influence", *Organization Science*, vol. 5, n° 3, pp. 363-383.

Gioia Dennis A., Price Kristin N., Hamilton Aimee L. & Thomas James B. (2010) "Forging an Identity: An Insider-outsider Study of Processes Involved in the Formation of Organizational Identity", *Administrative Science Quarterly*, vol. 55, n° 1, pp. 1-46.

Gioia Dennis A., Corley Kevin G. & Hamilton Aimée L. (2012) "Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research: Notes on the Gioia Methodology", *Organizational Research Methods*, published online http://orm.sagepub.com/, pp. 1-17.

Glaser Barney G. (2004) "Naturalist Inquiry and Grounded Theory", *Forum Qualitative Social Research*, vol. 5, n° 1, Art. 7.

Glasersfeld Ernst von (1984) "An introduction to radical constructivism", *in* Watzlawick Paul [ed] *The invented reality: How do we know what we believe we know*, New York, Norton & Company, pp. 17-40.

Glasersfeld Ernst Von (2001) "The radical constructivist view of science", *Foundations of science*, vol. 6, n° 1-3, pp. 31-43.

Guba Egon G. & Lincoln Yvonna S. (1989) *Fourth generation evaluation*, London, Sage.

Guba Egon G. & Lincoln Yvonna S. (1998) "Competing paradigms in qualitative research" *in* Denzin Norman K. & Lincoln Yvonna S. [eds] *The landscape of qualitative research, Theory and issues,* London, Sage, pp. 195-220.

Hlady Rispal Martine (2002) *La méthode des cas. Applications à la recherche en gestion*, Bruxelles, De Boeck.

Hunt Shelby D. & Hansen Jared M. (2010) "The philosophical foundations of marketing research: for scientific realism and truth", *in* Maclaran Pauline, Saren Michael, Stern Barbara & Tadajewski Mark [eds] *The Sage Handbook of Marketing Theory*, London, Sage, pp. 111-126.

Kuhn Thomas S. (1970) *The structure of scientific revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.

Langley Ann & Royer Isabelle (2006) "Perspectives on Doing Case Study Research in Organizations", *M@n@gement*, vol. 9, n° 3, pp. 73-86.

Le Moigne Jean-Louis (2001) *Le constructivisme, Tome 1 : Les Enracinements*, Paris, L'Harmattan.

Le Moigne Jean-Louis (2012, 3e édition) Les épistémologies constructivistes, Paris, Que Sais-Je ? (1ère édition : 1995).

Lincoln Yvonna S. & Guba Egon G. (1985) *Naturalist Inquiry*, London, Sage.

McKelvey Bill (1997) "Quasi-natural organization science", *Organization Science*, vol. 8, n° 4, pp. 352-380.

Miller Kent D. & Tsang Eric W. K. (2010) "Testing Management Theories: Critical Realist Philosophy and Research Methods", *Strategic Management Journal*, vol. 32, n° 2, pp. 139-158.

Mingers John (2006) "A Critique of Statistical Modelling in Management Science from a Critical Realist Perspective: Its role within Multimethodology", *The Journal of the Operational Research Society*, vol. 57, n° 2, pp. 202-219.

Parmentier Cajaiba Aura (2010) *La construction de compétences fondamentales, une application à l'homologation dans l'industrie du biocontrôle*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble.

Pascal Amandine, Thomas Catherine & Romme Georges L. (2012) "Developing a Human-centred and Science-based Approach to Design: The Knowledge Management Platform Project", *British Journal of Management*, forthcoming.

Piaget Jean (1967) *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard.

Pratt Michael G. (2009) "From the Editors. For the lack of a boilerplate: tips on writing up (and reviewing) qualitative research", *Academy of Management Journal*, vol. 52, n° 5, pp. 856-862.

Sandberg Jörgen (2005) "How do we justify knowledge produced with interpretive approaches?", *Organizational Research Methods*, vol. 8, n° 1, pp. 41-68.

Schwartz-Shea Peregrine (2006) "Judging quality. Evaluative criteria and epistemic communities" *in* Yanow Dvora & Schwartz-Shea Peregrine [eds] *Interpretation and method: empirical research methods and the interpretive turn*, London, M.E. Sharpe Inc., pp. 89-113.

Suddaby Roy (2006) "From the Editors: What Grounded Theory is Not", *Academy of Management Journal*, vol. 49, n° 4, pp. 633-642.

Tsang Eric W. K. & Kwan Kai-Man (1999) "Replication and theory development in organizational science: a critical realist perspective", *Academy of Management Review*, vol. 24, n° 4, pp. 759-780.

Tsoukas Haridimos (1989) "The Validity of Idiographic Research Explanations", The *Academy of Management Review*, vol. 14, n° 4, pp. 551-561.

Usunier Jean Claude, Easterby-Smith Mark & Thorpe Richard (2000) *Introduction à la recherche en gestion*. 2ème édit. Paris, Economica.

Van de Ven Andrew H. (2007) *Engaged scholarship: A guide for organizational and social research*, Oxford, Oxford University Press.

Yanow Dvora (2006) "Neither rigorous nor objective: Interrogating criteria for knowledge claims in interpretive science", *in* Yanow Dvora & Schwartz-Shea Peregrine [eds] *Interpretation and method: empirical research methods and the interpretive turn*, London, M.E. Sharpe Inc., pp. 67-88.

Yin Robert K. (2003, 3rd edition) *Case Study Research: Design and Methods*, Thousand Oaks, CA, Sage

Hypothèses fondatrices de différents cadres épistémologiques contemporains (adapté de Avenier et Gavard-Perret, 2012)

	Cadres épistémologiques Post-Positivistes (Boisot & McKelvey, 2010)	**Paradigme épistémologique Réaliste Critique (PERC)** (Bhaskar, 1988)	**Paradigme épistémologique Constructiviste Pragmatique (PECP)** (von Glasersfeld ,1984, 2001 ; Le Moigne,1995,2001)	**Paradigme épistémologique Interprétativiste** (Sandberg, 2005 ; Yanow, 2006)	**Paradigme épistémologique Constructiviste au sens de Guba et Lincoln (PECGL)**
Hypothèses d'ordre ontologique	Il existe un réel en soi (LE réel) indépendant de, et antérieur à l'attention que peut lui porter un humain qui l'observe.	Il existe un réel en soi indépendant de l'attention que peut lui porter un humain qui l'observe. Le réel est organisé en trois domaines stratifiés : le réel profond, le réel actualisé, le réel empirique. Les phénomènes sociaux diffèrents des phénomènes naturels ; ils sont difficiles à mesurer.	Aucune hypothèse fondatrice. Il existe des flux d'expériences humaines.	Il existe de l'activité humaine structurée *(patterned).* La signification consensuellement attribuée par des sujets à une situation à laquelle ils participent est considérée comme la réalité intersubjective objective de cette situation.	Le réel est relatif : il existe de multiples réalités socialement construites, qui ne sont pas gouvernées par des lois naturelles, causales ou d'autre sorte.
Hypothèses d'ordre épistémique	LE réel (en soi) n'est pas complètement connaissable (faillibilité possible des dispositifs de mesure).	Le réel profond n'est pas observable. L'explication scientifique consiste à imaginer le fonctionnement des mécanismes générateurs (MG) qui sont à l'origine des événements perçus.	Est connaissable l'expérience humaine active. Dans le processus de connaissance, il y a interdépendance entre le sujet connaissant et ce qu'il étudie, lequel peut néanmoins exister indépendamment du chercheur qui l'étudie. L'intention de connaître influence l'expérience que l'on a de ce que l'on étudie.	Est connaissable l'expérience vécue. Dans le processus de connaissance, il y a interdépendance entre le sujet connaissant et ce qu'il étudie. L'intention du sujet connaissant influence son expérience vécue de ce qu'il étudie.	Dans le processus de connaissance, il y a interdépendance entre le sujet connaissant et ce qu'il étudie.
But de la connaissance	Décrire et/ou expliquer (notamment pour le réalisme scientifique) des phénomènes observables (via éventuellement des concepts inobservables) Conception représentationnelle de la connaissance. Enoncés sous forme réfutable.	Mettre au jour les mécanismes générateurs et leurs modes d'activation. Conception représentationnelle et/ou pragmatique des mécanismes générateurs.	Construire de l'intelligibilité dans le flux de l'expérience à fin d'action intentionnelle. Conception pragmatique de la connaissance.	Comprendre les processus d'interprétation, de construction de sens, de communication, et d'engagement dans les situations. Conception pragmatique de la connaissance.	Comprendre les constructions de sens impliquées dans le phénomène étudié. Pas de généralisation. Conception pragmatique de la connaissance.
Principes de justification spécifiques	Neutralité. Objectivité. Réfutation, corroboration Justification de la validité externe via des réplications (tests statistiques d'hypothèses, simulation…).	Pouvoir explicatif des MG identifiés. Justification de la validité des MG via des mises à l'épreuve successives dans des recherches quantitatives ou qualitatives.	Adaptation fonctionnelle et viabilité de la connaissance pour agir intentionnellement. Justification de la validité des connaissances génériques via des mises à l'épreuve dans l'action (recherches qualitatives).	Validités communicationnelle, pragmatique et transgressive. Description épaisse du processus (méthodes herméneutiques et ethnographiques).	Authenticité. *Trustworthiness.* Description épaisse de processus (méthodes herméneutiques mobilisées de manière dialectique).

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
pp. 29-33

Les trois risques épistémologiques de la recherche qualitative

(Réponse à Marie-José Avenier et Catherine Thomas)

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

Lorsqu'il arriva à Nottingham pour assister à la conférence, il rencontra à l'auberge de jeunesse un homme à l'allure jeune, avec sac-à-dos, short et chemise ouverte au col. N'ayant jamais vu Wittgenstein auparavant, il supposa qu'il s'agissait d'un étudiant en vacances qui ne savait pas que l'auberge de jeunesse avait été louée aux participants de la conférence. « Je crains qu'il n'y ait une rencontre de philosophes ici, dit-il aimablement. – Moi aussi », répondit Wittgenstein d'un air sombre.

Il existe deux conceptions des problèmes épistémologiques. L'une renvoie à la grande théorie, façon gnoséologie, et remonte au problème du fondement de la connaissance en amont des choix méthodologiques. Elle énonce qu'il faut choisir, au début de la recherche, la philosophie de la connaissance dans laquelle la démarche va se faire. Marie-José Avenier et Catherine Thomas se réclament de cette approche. L'autre considère que les interrogations épistémologiques sont des questions concrètes qu'il faut affronter, tout au long de la recherche, de ses commencements à son aboutissement, sur un mode réflexif. Réflexif étant pris ici comme le recul par rapport à ce qui est conduit en pratique, et non sur le mode d'une méta-théorie choisie une fois pour toutes. Pour reprendre la belle métaphore de Wittgenstein, les problèmes épistémologiques ne sont pas de ceux que l'on se pose avant de commencer une recherche, ce sont des questions que l'on rencontre en se cognant contre elles et en se faisant des bosses[1].

Entre les deux positions, comme les lecteurs ont déjà pu le constater dans nos échanges antérieurs, l'incompréhension est profonde. Marie-José Avenier et Catherine Thomas me placent sur leur tableau dans la colonne post-positiviste, si j'ai bien compris, en me prêtant des hypothèses ontologiques. Même dans ma vie antérieure de philosophe un peu versé dans l'épistémologie, je ne suis pas sûr d'avoir jamais su ce qu'était une « hypothèse ontologique » (et me suis toujours méfié, comme Kant, de tout ce qui se parait « du titre pompeux » d'ontologie). Je ne crois pas que la démarche scientifique ait quoi que ce soit à voir avec des hypothèses ontologiques, encore moins qu'elle en ait besoin. Elle doit par contre gérer au quotidien des risques épistémologiques. Si on me demande de quelle philosophie je me sens proche, je répondrai sans doute que c'est de celle qui pense que l'opposition entre réalisme et anti-réalisme n'a pas d'intérêt, autrement dit quelque chose d'assez

1. Et les bosses sont nécessaires. Or, justement, le fait de se rassurer en se positionnant par rapport à un « paradigme épistémologique » au début de sa recherche n'a souvent pour but que de se protéger des vraies questions épistémologiques qui doivent surgir au cours de cette recherche, et de s'empêcher de s'y cogner.

proche de ce que Fine appelle l'attitude ontologique naturelle[2]. Mais j'ajouterai aussitôt que la pratique scientifique, à l'échelle modeste qui est la mienne, peut parfaitement se passer de fondements philosophiques. Le seul rôle que puisse jouer pour moi la philosophie est thérapeutique, au sens de Wittgenstein : ce rôle consiste à écarter résolument les discussions d'ordre métaphysique sur le réel. Je me sens donc très étranger aux « *hypothèses fondatrices de cadres épistémologiques* » ou « *conceptions intimes de la connaissance* » (mes pensées intimes ne concernent pas la connaissance, et ce qui concerne la connaissance est pour moi tout sauf intime) : elles ne m'aident pas à penser, m'entraînent dans des questions de métaphysique qui m'apparaissent hors du cadre de ma pratique de chercheur et me semblent dissoudre les questions épistémologiques concrètes avec lesquelles je me débats et que mes doctorants rencontrent (et doivent rencontrer).

En conséquence, le texte qui va suivre se situe dans la seconde perspective évoquée. Il n'aura atteint son but que s'il parle au chercheur ayant choisi la démarche qualitative ou compréhensive de sa pratique de recherche au jour le jour. Il se propose en effet d'expliquer quels sont les risques liés à ce type de démarche[3]. Il en identifie trois et essaie d'indiquer des voies pour les gérer. Encore une fois, rien de plus concret : tout chercheur qui adopte la démarche de recherche qualitative affronte ces trois risques, comme il le peut, et essaie de les gérer au mieux. La réussite de son projet de connaissance dépend de la manière dont il a su trouver des solutions pratiques à ces défis.

Le risque des acteurs abstraits

Le premier risque que la recherche qualitative doit affronter porte sur l'usage généralisé des « êtres de raison » pour expliquer les phénomènes étudiés. L'expression est de Durkheim : « *C'est une entité causale qui n'existe que dans la tête de celui qui y a recours* » (Boudon, 2006, p. 266). Elle sert d'explication aux phénomènes étudiés, alors qu'elle n'explique rien, qu'elle est une boîte noire. Les chercheurs les plus fins peuvent s'y laisser prendre, comme le reconnaît Tocqueville :

> J'ai souvent fait usage du mot égalité dans un sens absolu ; j'ai, de plus, personnifié l'égalité en plusieurs endroits, et c'est ainsi qu'il m'est arrivé de dire que l'égalité faisait de certaines choses, ou s'abstenait de certaines autres […] Ces mots abstraits […] agrandissent et voilent la pensée. (cité *in* Boudon, 2006, p. 265)

Une démarche de recherche qualitative n'a de sens que si elle montre et analyse les intentions, les discours et les actions et interactions des acteurs, de leur point de vue et du point de vue du chercheur. Or, trop souvent, les analyses qualitatives font agir des notions, des idées, des variables, des structures, plutôt que des acteurs pensant et agissant. Il arrive par exemple, à l'issue d'une thèse de quatre cents pages croyant avoir adopté cette approche, que le lecteur se dise qu'à aucun moment de ces pages il n'a *vu* les acteurs, penser, agir, développer des projets, réussir, échouer, interagir. On pourrait croire qu'il s'agit de cas isolés et heureusement fort rares. Ce n'est pas si sûr. Il apparaît urgent de repenser la démarche compréhensive. Le point fondamental pour gérer ce risque est la détermination de l'unité d'analyse : se forcer à décrire (Dumez, 2010 & 2011a) et narrer (Abell, 2004 ; Dumez & Jeunemaître, 2006) les actions et les interactions peut être un moyen d'éviter un tel risque.

2. Fine (2004/1984) a présenté sa position lors de la conférence de Greensboro consacrée au réalisme critique (1982).
3. Le lecteur va donc y retrouver, mais abordés dans une perspective différente, des points déjà exposés *in* Dumez (2011b) et dans des textes antérieurs. Il poursuit en effet la réflexion épistémologique sur la recherche qualitative menée depuis quelques années dans *le Libellio*.

Le risque de circularité

Un autre risque a été relevé par Popper :

> On peut dire d'à peu près n'importe quelle théorie qu'elle s'accorde avec quelques faits. (Popper, 1956/1988, p. 140, note 2)

Parc du château de Mosldorf

Dans la démarche qualitative, le matériau rassemblé est tellement riche, hétérogène et lacunaire alors que les théories mobilisées sont souvent très générales, abstraites, décontextualisées, qu'il est particulièrement tentant et facile de trouver dans le matériau des éléments qui confirment une théorie en laissant de côté ce qui pourrait la mettre en cause, ou la nuancer. C'est le risque de circularité (Bamford, 1993) qui consiste à ne voir dans le matériau empirique que ce qui confirme une théorie. Ce risque menace toute recherche qualitative, si rigoureux que puisse sembler le dispositif de recherche mis en place. On a simplement vu dans le matériau ce qu'on voulait y voir, ce que la théorie nous incitait à y voir. Pour gérer ce risque, il faut spécifier les théories en termes d'effets attendus, spécifier ce qui est observé sur le terrain en termes de processus, et rapprocher les effets attendus liés à la théorie des processus observés pour mettre en évidence non des lois théoriques générales, mais plutôt des mécanismes. Pour que la confrontation entre les théories et le matériau ne soit pas circulaire, il faut coder le matériau indépendamment de la théorie et surtout ne pas pratiquer le codage théorique (Ayache & Dumez, 2011). Il faut aussi chercher la donnée surprenante qui pourra déclencher un processus d'abduction (Dumez, 2012).

Ce risque prend une tournure particulière dans la recherche-action ou recherche-intervention. Le chercheur peut en effet être influencé dans ses interprétations par les clichés (Arendt) ou *mantras* (Yin) partagés par les acteurs, de même que les acteurs peuvent être influencés dans leurs pratiques par les interprétations données par le chercheur. Et le partage des clichés ou mantras relève de la circularité. A l'inverse d'ailleurs, le fait que les acteurs soient en désaccord avec les interprétations du chercheur ne réfute pas ces dernières : le chercheur peut avoir raison contre les clichés des acteurs. Autrement dit, le rapport entre les interprétations construites par le chercheur et les faits – ce que pensent, disent et font les acteurs – est bien plus complexe qu'on ne le perçoit généralement en terme de validation[4].

Une gestion du risque de circularité suppose une autonomie relative entre les théories étudiées et les faits observés. La démarche ne consiste donc pas à confronter une théorie à des faits, encore une fois. La relation n'est pas une relation dyadique entre une théorie et un ensemble de faits, c'est une relation au moins triadique entre plusieurs théories et un ensemble de faits.

Ce qui nous amène à la notion d'équifinalité.

Le risque de méconnaissance du phénomène d'équifinalité

Le phénomène de l'équifinalité a été défini par Bertalanffy (1973, p. 38) de la manière suivante : « *Le même état final peut être atteint à partir d'états initiaux différents, par des itinéraires différents* ». Le phénomène est familier[5]. L'expérience, comme l'enquête policière, montre qu'il faut toujours, pour un même phénomène, explorer plusieurs explications possibles, plusieurs types d'enchaînements ou de mécanismes ayant pu aboutir à ce phénomène, par des cheminements différents. Le

4. Voir à ce propos, l'apologue en annexe de cet article.
5. Sur le plan littéraire, Proust est sans doute l'auteur qui a le plus systématiquement exploré l'équifinalité. Pour un comportement ou une action, il avance généralement non un motif, mais une série de motifs possibles. Au fait, par exemple, que les hommes tombent souvent fou d'amour pour une femme qui n'est pas leur genre, il consacre des pages entières de raisons différentes possibles. Il n'y a souvent que les chercheurs pour n'être capables que d'imaginer une interprétation pour un fait ou un comportement…

risque d'une recherche qualitative est qu'elle ne recherche qu'une explication aux phénomènes qu'elle observe, qu'elle ne fasse jouer qu'un cadre théorique en écartant les faits et observations qui pourraient contredire ce cadre. Il y a donc un lien entre la circularité et l'équifinalité.

La recherche qualitative peut faire face aux difficultés dues à l'équifinalité de trois manières, liées entre elles : le recours aux hypothèses rivales plausibles (Yin, 2008), le *process-tracing* (George & Bennett, 2005 ; Hall, 2006) et l'usage systématique du raisonnement contrefactuel (Tetlock & Belkin, 1996 ; Durand & Vaara, 2009).

Conclusion

Une recherche qualitative ou compréhensive peut se révéler décevante pour trois raisons principales :

- Elle ne montre pas (donc n'analyse pas) les acteurs pensant, agissant et interagissant, développant des projets, des stratégies, réussissant ou échouant, et donc elle n'a pas géré le risque des acteurs abstraits.
- Elle retrouve dans le matériau les théories générales qu'elle a voulu y voir, étant passée à côté du risque de circularité.
- Elle privilégie une interprétation de ce qu'elle a observé, sans avoir suffisamment exploré des interprétations rivales plausibles, étant passée cette fois à côté du phénomène d'équifinalité.

Les questions épistémologiques qui se posent au chercheur ayant choisi ce type de démarche sont donc concrètes : elles ont trait à la manière dont il peut gérer ces trois risques. On est loin des fondements ontologiques, gnoséologiques ou métaphysiques de la connaissance, mais plus proche de la pratique de la recherche elle-même. Ce texte visait à éclairer ces risques et à donner quelques éléments de réflexion sur la manière de les gérer. En cela, nous espérons qu'il pourra être utile au chercheur, débutant ou confirmé, qui a choisi de se lancer dans ce type de démarche.

Références

Abell Peter (2004) "Narrative Explanation: An Alternative to Variable-Centered Explanation?", *Annual Review of Sociology,* vol. 30, pp. 287-310.

Ayache Magali & Dumez Hervé (2011) "Le codage dans la recherche qualitative : une nouvelle perspective ?", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 7, n° 2, pp. 33-46.

Bamford Greg (1993) "Popper's Explications of Ad Hocness: Circularity, Empirical Content, and Scientific Practice", *The British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 44, n° 2 (June), pp. 335-355.

Bertalanffy Ludwig von (1973) *Théorie générale des systèmes,* Paris, Dunod.

Boudon Raymond (2006) "Bonne et mauvaise abstraction", *L'Année sociologique,* vol. 56, n° 2, pp. 263-284.

Dumez Hervé (2010) "La description : point aveugle de la recherche qualitative", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 6, n° 2, pp. 28-43.

Dumez Hervé (2011a) "L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 7, n° 4, pp. 27-38.

Dumez Hervé (2011b) "Qu'est-ce que la recherche qualitative ?", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 7, n° 4, pp. 47-58.

Dumez Hervé (2012) "Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ?", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 8, n° 3, pp. 3-9.

Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (2006) "Reviving narratives in economics and management: towards an integrated perspective of modelling, statistical inference and narratives", *European Management Review*, vol. 3, issue 1, pp. 32-43.

Durand Rodolphe & Vaara Eero (2009) "Causation, counterfactuals, and competitive advantage", *Strategic Management Journal,* vol. 30, n° 12, pp. 1245-1264.

Fine Arthur (2004/1984) "L'attitude ontologique naturelle", *in* Laugier Sandra & Wagner Pierre [eds] (2004) *Philosophie des sciences. Naturalismes et réalismes,* Paris, Vrin, pp. 331-372. [trad. franç. de : "The natural ontological attitude", *in* Leplin Jarrett [ed] *Scientific Realism,* Berkeley, University of California Press, pp. 83-107.]

George Alexander L. & Bennett Andrew (2005) *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences,* Cambridge (MA), M.I.T. Press.

Hall Peter (2006) "Systematic Process Analysis: When and How to Use It?", *European Management Review,* vol. 3, n°1, pp. 24-31.

Popper Karl (1988) *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon/Presses Pocket [trad. franç. de Popper Karl (1956) *The Poverty of Historicism*, London, Routledge & Kegan Paul].

Tetlock Philip E. & Belkin Aaron (1996) *Counterfactual Thought Experiments in World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives,* Princeton, Princeton University Press.

Yin Robert K. (2008, 4th edition) *Case Study Research. Design and Methods,* Thousand Oaks, Sage

Note sur le risque de circularité dans l'observation participante ou la recherche-action

A propos du risque de circularité dans la relation entre chercheur et acteurs étudiés en situation d'observation-participante ou de recherche-action et sur le phénomène des clichés ou mantras, on peut se référer à cette histoire :

Dans le grand Nord canadien, un trappeur, fraîchement immigré, coupe du bois. C'est l'automne et il entend faire des provisions pour l'hiver. Passe un chef indien. Le trappeur décide de se renseigner : « Grand chef indien, penses-tu que l'hiver sera rude cette année ? » L'indien le regarde un moment, réfléchit et dit : « Je le pense ». Il s'en va et le bûcheron se remet à la tâche avec une ardeur décuplée. Deux heures après, l'indien repasse. Le trappeur, inquiet, l'apostrophe à nouveau : « Grand chef indien, qu'en est-il ? L'hiver sera-t-il très rude ? » L'indien réfléchit à nouveau et répond : « Très, très rude à mon avis ». Le trappeur multiplie les coupes, taillant une vaste clairière, abattant arbre sur arbre, débitant des monceaux de bûches. Quelques heures plus tard, l'indien repasse. Le trappeur, angoissé, l'interroge : « Grand chef indien, ton sentiment ? L'hiver qui s'annonce sera-t-il donc si rude ? » L'indien le regarde, impassible mais avec lui-même une vague lueur d'angoisse dans l'œil : « Terrible, il sera terrible. » Le pauvre trappeur s'effondre sur une souche, suant à grosses gouttes. « Mais grand chef indien, d'où te vient ce savoir, dans quels signes de la nature, obscurs et de toi seuls connus, puises-tu tes connaissances ? » Le grand chef lui répond alors : « Un proverbe de ma tribu dit : "en automne, regarde le trappeur blanc ; s'il coupe beaucoup de bois, c'est là signe que l'hiver sera rude." J'ai comme idée que cette année, le froid sera intense. »

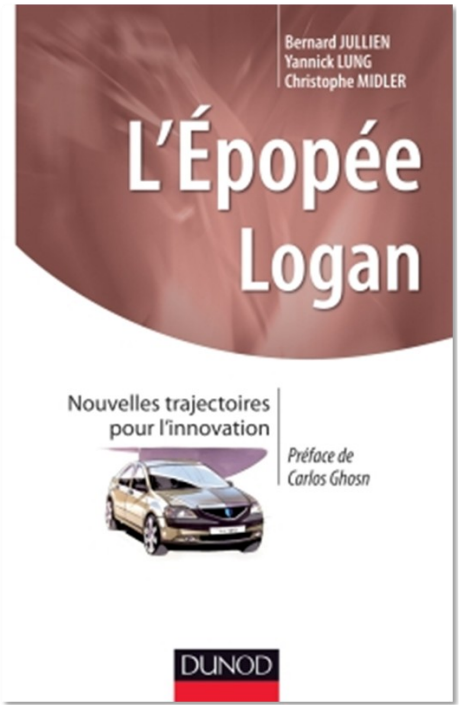
Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
pp. 35-41

Une innovation de rupture : le cas de la Logan

Interventions de Christophe Midler, Guy Maugis, Yves Doz, et débat

DANS LE CADRE DES SOIRÉES DES AMIS DE L'ÉCOLE DE PARIS, UN DÉBAT A EU LIEU LE 15 OCTOBRE 2012 À L'ESCP-EUROPE AUTOUR DU LIVRE L'ÉPOPÉE LOGAN

Notes prises par ***Hervé Dumez***
École polytechnique / CNRS



La Logan est un succès qui bouscule les marchés et un certain nombre d'idées communément admises, qui déstabilise les modes d'internationalisation traditionnels. Comment caractériser cette rupture ?

Deux questions se posent. La première est : la Logan est-elle innovante ? La réponse à celle-ci étant positive, la seconde est alors : comment une telle rupture a-t-elle été possible dans une entreprise établie, et non chez un nouvel entrant comme on pense que c'est le cas le plus souvent ?

La Logan, dans son apparence, est peu innovante. Elle ne correspond pas à ce qu'on entend généralement par innovation. Mais une rupture innovante se situe ailleurs, dans la conception, la vente, l'approche des marchés.

La Logan est tout d'abord une rupture stratégique. Souvent, les entreprises occidentales s'internationalisent en exportant leurs produits et leur modèle. Ce n'est pas le cas ici. C'est aussi une rupture dans l'approche de la rentabilité : l'argent se fait dans la qualité et le haut de gamme, estime-t-on. Là, il s'agit de faire de l'argent dans le bas de gamme. Mais c'est également une rupture dans la conception. Il ne s'agit pas seulement de concevoir une voiture dans des pays à bas revenus. Il a fallu redéfinir une génétique nouvelle : il ne suffit pas de partir d'une voiture haut de gamme pour la « déshabiller ». Le terme le plus pertinent est probablement innovation fractale. Le moindre détail est travaillé dans le sens du *design to cost*. La Logan comporte trois fois moins de pièces qu'une voiture normale. Sur le plan industriel, le nombre de robots a été réduit au minimum. Autrement dit, la compétence technique collective est très élevée afin de réinventer le juste nécessaire. Les responsables ont été choisis pour leur expérience. Huit ans plus tard, la Logan n'a toujours pas été concurrencée de manière directe. Enfin, l'épopée Logan est aussi une innovation commerciale avec, pour Renault, l'expérience d'une seconde marque.

C'est l'ensemble de ces éléments qui font de Logan une rupture radicale.

Seconde question donc : comment une telle rupture a-t-elle été possible dans une entreprise établie ?

Pour quatre grandes raisons.

La première est le rôle de la direction générale. Louis Schweitzer a joué un rôle décisif pour donner sa chance au projet malgré le scepticisme, voire l'hostilité. La marginalité a été exploitée comme un atout. La Roumanie n'intéressait pas grand monde dans le secteur de l'automobile. Les équipes choisies pour mener à bien le projet n'étaient pas les plus en vue.

Deuxième point, Renault a touché les dividendes de l'apprentissage fait dans les années 90, c'est-à-dire de structures de directions de projet autonomes et puissantes qui ont permis des transgressions par rapport aux normes métiers habituelles.

Le troisième est la capacité à gérer le développement d'une lignée en déployant le projet au-delà de l'idée initiale du simple produit. Il s'agit d'une compétence plus nouvelle chez Renault que la gestion de projet. De la Logan à la lignée Entry, on assiste à trois types d'expansions : sur les produits, les marchés, et le système de production. Ces expansions ont amené des métamorphoses et des bifurcations du projet initial qui ont été maîtrisées. Tout d'abord, on a introduit une variété produit (break, cross over, Duster, bi-corpsavec la Sandero, maintenant monospace avec Loggy). Cette variété s'est développée en maintenant sur toute la gamme une commonalité de pièces. Enfin, on est revenu sur des dogmes ayant permis de réussir le premier coup (pièce unique). On a adapté le principe à la variété. L'expansion s'est également faite, deuxième dimension, en termes de marchés géographiques. La voiture n'était pas prévue pour l'Europe et elle y a été implantée. La Sandero a été lancée au Brésil, pour ce marché, mais a été ensuite vendue ailleurs. En Russie, la marque Dacia ne fonctionnait pas et on a donc lancé les voitures sous la marque Renault. Dernier type d'expansion, celui qui a touché le système industriel. On est parti d'une usine, pour étendre tout le système industriel. Des métarègles, au sens de Christian Navarre, ont guidé cette expansion. Tout ceci a permis une maîtrise des coûts continue durant tout le programme, malgré les coûts croissants impliqués par la réglementation européenne.

Dernier facteur ayant permis à Renault de mener à bien le projet, c'est la capacité à internationaliser l'innovation. Renault a su jouer sur le monde en le prenant comme un terrain de jeu d'innovation. Ceci a été possible par le développement d'une compétence « *business to society* ».

Cette recherche évoque donc une approche développée dans un livre écrit avec Romain Beaume et Rémi Maniak (Midler, Beaume & Maniak, 2012). Plutôt que de faire entrer des innovations technologiques dans un nouveau véhicule, le projet Logan montre qu'il existe une autre façon d'innover dans l'automobile, l'innovation par concepts, ce qui est également le cas de la Prius. Le défi pour les entreprises est alors de doser les deux types d'innovation.

⁂

Intervention de Guy Maugis (Bosch)

Quand on parle d'automobile, il faut aussi penser aux fournisseurs. Bosch est le premier groupe mondial en ce domaine et dépose en moyenne seize brevets par jour. Dans les années 90, Bosch prend conscience de l'effet diabolo : gros marché pour le haut de gamme, gros marché pour le très bas de gamme, et marché moyen plus restreint. Bosch s'est donc intéressé dans les années 2000 au bas coût. C'était

nouveau pour lui aussi, Bosch étant très lié au haut de gamme allemand. L'exemple évident est l'ABS, monté d'abord sur les Mercedes avant d'avoir été adopté par tous les autres constructeurs. C'est alors qu'apparaît le projet Tata, le véhicule à 1000 euros. Des équipes d'ingénieurs ont été mises sur les systèmes d'injection à très bas coût (division des coûts entre 10 et 100). Les premiers spécialistes en motorisation ont été choisis. Ils se sont demandés ce qu'ils avaient fait pour être ainsi punis. Mais on leur a expliqué qu'on leur confiait le projet parce qu'ils étaient les meilleurs. Eux sont partis des moteurs classiques. Une équipe indienne est partie des moteurs de cyclomoteurs ou de trois-roues. Une équipe chinoise a été libre d'imaginer un moteur à partir de zéro. Tout le monde s'est pris au jeu. Ce fut la grande surprise pour Bosch. Les ingénieurs allemands se sont passionnés pour le projet et sont allés au bout de leur imagination et de leur savoir. Depuis, ce n'est plus un problème pour le groupe de mobiliser des équipes sur ce type de projet.

⁂

Intervention de Yves Doz

Je me suis délecté à la lecture du livre, de par sa richesse de données, mais aussi de par la réflexion théorique développée. Trois réalités m'ont frappé dans cette histoire : l'internationalisation, l'agilité stratégique, et la plate-forme de croissance.

L'internationalisation est peut-être le thème le plus frappant. On voit Renault passer en une dizaine d'années d'un modèle très daté (on conçoit pour notre marché d'abord, dans un technocentre situé dans notre pays d'origine, puis on cherche à exporter le produit) à un modèle transnational, en innovant autour d'un produit nouveau pour des marchés nouveaux. On conçoit le produit pour la Roumanie, en ayant l'idée de le généraliser à l'Europe de l'Est (ce ne sera pas le cas, en fait). On voit l'acquisition d'une agilité stratégique, autour d'une innovation stratégique. D'où la difficulté pour les concurrents à imiter. Avec un effet de « *reverse innovation* » puisqu'on vend la voiture finalement sur les marchés européens classiques. Sur le plan international, on arrive à une conception réellement en réseau dans les différents pays. Le projet a donc transformé en profondeur le modèle d'innovation de l'entreprise elle-même.

Il y avait une vision, une ambition, un concept de départ, l'idée de compléter la gamme par le bas, avec une extrême flexibilité dans la mise en œuvre. Dans son interview, Louis Schweitzer dit à peu près : on avait l'usine en Roumanie, il fallait bien faire quelque chose. L'usine a servi de levier pour l'innovation. Extrêmement frappant est le fait qu'une dérive n'a pas eu lieu : quoique le dirigeant soit très engagé dans le projet, il n'y a pas eu de dérapage dans l'investissement réalisé. On est resté dans l'esprit de l'innovation frugale. Frappant aussi le fait qu'on a rebondi, de manière opportuniste, d'un marché à l'autre. Les modèles dominants ont été remis en cause (on innove dans le haut de gamme et on généralise vers le bas).

Enfin, troisième point, la plate-forme de croissance, la lignée de produits. D'un premier succès, on n'a pas cherché à revenir au classique, on n'a pas non plus autonomisé la réussite, on a réellement cherché à décliner ce succès. Carlos Ghosn explique qu'il a été convaincu par le projet le jour où il a compris que ce projet allait enrichir l'ingénierie chez Renault.

Michel Berry : il y a quand même quelque chose d'étonnant chez Renault dans sa capacité, au long de son histoire, de concevoir des voitures populaires. Par ailleurs, n'est-on pas revenu à l'idée de Volkswagen ?

DÉBAT

Louis Schweitzer : *J'avais un certain nombre de remarques à faire. Huit au total. 1. Christophe Midler a dit : généralement, on ne fait pas des innovations chez les insiders. Mais je pense que Renault était seul à pouvoir développer ce projet. Il fallait en effet à la fois les compétences techniques et un milliard d'euros à mettre dans ce projet. Seul un insider pouvait disposer de ces possibilités. Mais il fallait aussi pour se lancer dans l'aventure être un outsider. Et, dans le secteur, Renault est le seul constructeur à être à la fois insider et outsider. 2. À la fin des années 80, j'avais employé l'expression « innovation conceptuelle ». C'était l'idée qu'il y avait de l'innovation à faire autrement que par la seule technologie. Ce fut le cas avec la Logan et cela s'est fait sous la forme d'un cahier des charges innovant. 3. Quand je suis arrivé chez Renault, j'ai lu l'autobiographie de Alfred P. Sloan Jr (1963/1990)[1]. Il expliquait comment il avait battu Ford avec l'obsolescence programmée et la variété des marques. Mon idée a été : la plupart des pays sont aujourd'hui dans la situation des USA à l'arrivée de Ford. Il faut revenir à son idée. 4. À propos de la variété, nous avons décidé très rapidement de faire une famille. L'idée était naturelle chez Renault. 5. Il faut un peu défendre Bruxelles. La réglementation est essentielle en matière d'environnement et de sécurité. 6. J'ai été ravi d'apprendre que les ingénieurs de Bosch s'étaient passionnés pour ce type de projet. L'expérience de Renault a été la même : mais cela prend un peu de temps, ce n'est pas naturel pour les ingénieurs. 7. On est parti de la Roumanie un peu par hasard. Nous avions une usine qu'il fallait mobiliser, effectivement. Mais le projet était conçu comme international. 8. Je n'ai toujours pas compris pourquoi la voiture n'a pas été copiée. Le modèle marche depuis 2005-2006, il faut cinq ans pour développer un projet. Je ne comprends pas.*

Un intervenant : J'étais chez Renault à l'époque, directeur de la prévision et des ventes, à l'époque personne ne croyait au programme. En Inde, la voiture était trop chère, comme en Amérique du Sud. On pensait à l'Europe de l'ouest et de l'est. La résistance a été très forte pour lancer le véhicule en Europe de l'ouest.

Christophe Midler : Sur la remarque 4 et sur la remarque 7 de Louis Schweitzer. Je pense que famille et lignée, ce n'est pas tout à fait pareil. La Mégane est programmée pour être une plate-forme déclinée. La dynamique de Logan est différente. On n'a pas fait peser sur le premier modèle le fait qu'il y en aurait d'autres. En termes de conception, c'est très différent. On est parti sur un principe d'un tri-corps fait dans une usine unique. À propos de Bruxelles, cela dépend du point de vue. La Logan permet à des gens qui achetaient une voiture d'occasion d'acheter une voiture simple mais moderne. Ainsi se trouvent sortis du marché des véhicules polluants et peu sûrs.

Louis Schweitzer : Sur Bruxelles, il faut bien sûr trouver un équilibre. À mon avis, l'opposition entre lignée et famille est intéressante conceptuellement, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit aussi marquée en pratique. Toute la famille Mégane n'a pas été pensée au début, et la Logan a été conçue avec l'idée d'une famille possible.

1. À propos de ce livre et des relations entre Peter Drucker et Alfred Sloan, voir Dumez, 2009.

Un intervenant : *Je travaille chez Airbus. Si je fais le parallèle avec notre industrie, je pense à la certification et la qualité. Que pouvez-vous nous dire là-dessus ? Dans l'esprit du public, la qualité Logan apparaît supérieure à la qualité Renault.*

Christophe Midler : Encore une fois, l'essentiel s'est joué avec le cahier des charges. Il y a un lien entre robustesse et simplicité. La qualité a été ce sur quoi on n'a jamais transigé. La remise à niveau de Dacia s'est faite par étapes, sur deux projets développés antérieurement à la Logan.

Christian Estève : J'ai été DG de Dacia en 2003. Il est effectif que le cahier des charges a joué un rôle central. Dans les problèmes de qualité, il y a une dimension essentielle qui est le management. Les Roumains avaient soif d'acquérir le savoir-faire de la qualité des autres pays. La grande difficulté a été que le travail devait se faire, non seulement dans l'usine, mais également dans le réseau de fournisseurs.

Un intervenant : *J'ai une question sur les temps de cycle de l'innovation. A-t-on imposé des contraintes de temps ?*

Christophe Midler : Les dates parlent d'elles-mêmes. La présentation de la stratégie par Louis Schweitzer date de l'automne 1997. La nomination du directeur de programme se fait en mars 1999 pour une sortie en 2004. Il y a eu une période où l'idée s'est cherchée. Entre les deux, il y a eu l'opportunité Dacia. Le projet n'a pas été piloté par le temps au début. Après, si. Comme pour la Twingo, Renault pouvait ne pas faire la Logan.

Michel Costes : *J'ai toujours été interpellé par la non présence de la Logan en Chine. Est-ce une volonté délibérée de Renault ? Renault a-t-il trouvé la limite à son agilité ?*

Christophe Midler : Juste une remarque – il y a un biais dans cette réunion. Il ne faut pas tout voir au travers de la Logan. L'alliance avec Nissan a été très importante dans le même temps. Elle a pesé sur la stratégie Logan. La non-présence en Chine en est une des conséquences.

Louis Schweitzer : Les chinois n'ont pas imité la Logan parce qu'ils n'ont pas les compétences en conception. C'est très compliqué à concevoir. Par ailleurs, j'ai toujours pensé que la Chine était un débouché naturel pour Logan. Mais Nissan était présent en Chine, et Renault ne pouvait y aller, en dehors de certaines catégories de produits bien spécifiques.

Une intervenante : *Ce qui frappe est le fait de procéder par tâtonnement, avec des erreurs acceptées qui ont servi de base d'apprentissage.*

Christophe Midler : Le projet Logan est plus marqué par les surprises que par les erreurs proprement dites. Logan a toujours été en avance sur les prévisions. Par contre, les scénarios de développement n'étaient pas ceux qui avaient été prévus. La direction de programme a pu explorer des marchés bizarres, exotiques. Il y a eu une capacité de l'intraprise, de la start-up Logan, à tenter des choses. La réactivité a été exceptionnelle. Une petite équipe, très compétente, et disposant de moyens, a permis cette agilité.

Un intervenant : *Dans le contexte annuel morose, il est réjouissant d'entendre une histoire de ce type. Comment l'actionnariat a-t-il suivi ?*

Louis Schweitzer : L'actionnariat n'a pas été informé. Le conseil d'administration n'était pas consulté sur le plan produit. Il décidait sur des enveloppes d'investissement, mais pas sur le plan produit.

Un intervenant : Je suis chez Airbus et cela ne se passe, hélas, pas comme cela…

Un intervenant : *J'ai été chez Renault jusqu'en 2005. Il me semble qu'il y avait des ingénieurs roumains dans l'équipe de conception, au technocentre. Le confirmez-vous ?*

Un intervenant, en réponse : En effet, l'équipe était tri-partite : ingénieurs français, quelques ingénieurs roumains, et un bureau d'études italien.

Christophe Midler : L'équipe s'est fortement internationalisée au fil du temps.

Un intervenant : *Ma première question est – qui achète la Logan ? Autour de moi, ce ne sont pas des ménages modestes. Il y a peut-être eu aussi une innovation en termes de mode de consommation. Y a–t-il eu un débat politique (hommes politiques, syndicats) autour du projet ?*

Christophe Midler : En marketing, on cible un cœur, puis ensuite le véhicule se vend autour. Les couples bobos n'étaient pas le cœur de cible. Maintenant, il est vrai que la symbolique de l'automobile a évolué dans nos sociétés.

Arnaud Deboeuf : Je suis en charge du programme. Il faut distinguer Logan et Duster. Pour Logan on a des gens plus jeunes que la moyenne, beaucoup de familles, dans les catégories socio-professionnelles modestes. 80% achètent avec le prix comme premier critère d'achat (en moyenne, 26% pour les autres modèles). Des gens qui ont gardé leur voiture précédente très longtemps. Duster, c'est un profil très différent.

Louis Schweitzer : Il n'y avait pas de vrai cœur de cible, parce que le marketing pensait que la voiture ne se vendrait pas. Le marketing pensait qu'afficher une voiture à bas prix ferait fuir les gens. La surprise est venue de l'enthousiasme des clients en France. Il n'y a pas eu de débat politique, pas de conflit avec les syndicats, parce que le véhicule était conçu comme non concurrent avec les Renault, et qu'il était impossible de faire le véhicule autre part que dans un pays à bas coût.

Un intervenant : Je suis consultant en Inde et j'ai travaillé sur le projet Logan dans ce pays. Il y a eu des expériences d'exportation en Inde autour de : j'exporte des produits de luxe pour la petite frange très riche ; j'exporte des produits vieux pour la classe moyenne ; je conçois pour les pays à bas revenus ; je suis capable de réimporter ces produits dans nos pays.

Une intervenante : *Est-ce que Renault aime ce produit dans son ensemble ?*

Christophe Midler : Un point très important est la bi-marque. Dacia a permis de gérer la question de l'image. Les problèmes de Renault sont les problèmes de Renault, ce n'est pas Dacia. Autre point, l'image se fabrique beaucoup par la communication. Dacia vendait sans communication, par le bouche à oreille.

Un intervenant : *Renault a le génie des coups en communication. On nous a vendu la Twingo comme une révolution. On nous vend la Logan comme la seule voiture low cost. Est-ce bien le cas ?*

Christophe Midler : Quand on est 30% plus bas en prix, on n'a pas besoin de faire des rabais pour placer les véhicules.

Un intervenant : *Quelqu'un du réseau parlait de l'acte de vente. L'acte de vente se fait autour de la voiture, que le vendeur connaît bien parce qu'il est simple. L'acte de vente d'une Renault se fait sur un bureau et le vendeur connaît moins bien le produit du fait de sa complexité. Ma question : a-t-on discuté avec l'acheteur potentiel roumain ?*

Un intervenant, en réponse : Des tests ont été faits avec des prototypes en Roumanie. Ils ont duré une semaine et aucun des clients n'a voulu croire au prix annoncé.

Christophe Midler : En Inde, l'accueil n'a pas été facile. Le positionnement n'a pas plu. Au Brésil, le tri-corps n'était pas possible. Il a fallu inventer le bi-corps, Sandero. Ensuite, le tri-corps a pris. On est dans l'innovation de rupture. Il est très difficile de faire des tests clients. Si on écoute le client, il va se référer à des choses existantes, et on tuera toute innovation de rupture.

> ***Un intervenant :*** *Il me semble que l'ancêtre a été la 2CV. Renault s'en est-il inspiré ?*

Christophe Midler : Il y a eu la Ford T, la 4CV, etc. Chaque période a eu son véhicule de ce type. Il y a des idées communes : attaquer le marché par le bas. Mais chaque époque est spécifique et il a donc fallu réinventer.

> ***Un intervenant :*** *Il y a quelques années, Patrick Le Quémant disait à l'École de Paris – l'innovation s'arrête à la porte des concessions. Fallait-il aussi repenser le système de distribution ?*

Christophe Midler : En l'espèce, je ne pense pas. La Logan a joué une stratégie de coucou dans le système de distribution. Le client vient acheter la Logan. C'est une vente très facile. Là où il faut repenser le système de distribution, c'est pour le véhicule électrique. Là il y a une distribution à inventer, de l'innovation commerciale forte.

Michel Berry : Le livre montre qu'il y a eu beaucoup d'astuce et de ruse pour vendre la Logan dans le système de distribution.

Christophe Midler : Attention. Il ne faut pas biaiser l'analyse en prenant le marché français pour référence (il ne représente que 10% des ventes de la Logan). Logan est un produit mondial. La distribution doit être analysée sur le plan mondial.

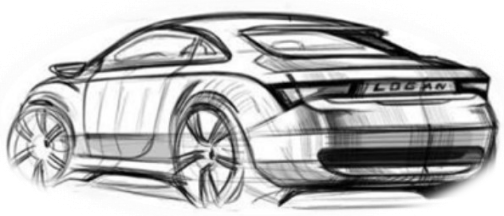
Références

Dumez Hervé (2009) "Peter Drucker", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 2, pp. 17-19.

Jullien Bernard, Lung Yannick & Midler Christophe (2012) *L'épopée Logan. Nouvelles trajectoires pour l'innovation*, Paris, Dunod.

Midler Christophe, Beaume Romain & Maniak Rémi (2012) *Réenchanter l'industrie par l'innovation. L'expérience des constructeurs automobiles*, Paris, Dunod.

Sloan Alfred P. Jr (1990) *My years with General Motors*, New York, Doubleday. [Première édition : 1963]



Dossier : David Stark

Weimar : Schiller Haus

David Stark est *Arthur Lehman Professor of Sociology and International Affairs* à l'Université de Columbia. En raison de l'importance de ses travaux en sociologie économique, *Le Libellio* a décidé de lui consacrer un dossier composé d'une part d'un compte rendu de son dernier livre, *The Sense of Dissonance*, et, d'autre part, de notes prises à partir du séminaire qu'il a tenu au Centre de Sociologie des Organisations en octobre, à propos de la vision latérale sur les marchés financiers.

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
p. 45-49

L'hétérarchie, ou de la dissonance organisée
(à propos du livre de David Stark)

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

Les organisations font face à des situations qui engendrent la perplexité, ambigües, difficiles à interpréter. Dewey formulait les choses ainsi :

> A variety of names serves to characterize indeterminate situations. They are disturbed, troubled, ambiguous, confused, full of conflicting tendencies, obscure, etc. It is the *situation* that has these traits. *We* are doubtful because the situation is inherently doubtful. (Dewey, 1938, p. 171)

Chez Dewey, ces situations déclenchent un processus d'enquête (Journé, 2007). La question de la recherche est elle-même ambiguë. Il y a en effet deux types de recherche. L'un nous est très familier, et rendu encore plus familier par l'usage généralisé que nous faisons des moteurs de recherche. L'autre, qui est celui de Dewey et sur lequel David Stark met l'accent tout au long du livre est plus intéressant, caractérisant mieux par ailleurs les situations de réelle innovation dans les organisations ([…] *a problem fundamental to innovation in any setting* – Stark, 2009, p. 118)[1] :

> The fundamental challenge is the kind of search during which you do not know what you are looking for but will recognize it when you find it. (Stark, 2009, p. 1)[2]

Il faut alors préciser la situation d'incertitude et d'enquête. Si on ne sait absolument pas ce qu'on cherche, on ne trouvera rien. Si on sait trop bien ce que l'on cherche, l'enquête ne crée rien de nouveau. En réalité, l'enquête se situe dans un entre-deux : elle rompt avec les catégories existantes et leur système, mais elle situe le résultat, nouveau, de la recherche par rapport à ces catégories, qu'elle modifie, redéfinit, enrichit. C'est ce travail qui permet la « reconnaissance » de ce qui a été trouvé. A l'issue de l'enquête, qui a créé quelque chose de nouveau :

> […] you must present the category-breaking solutions in forms that are recognizable to other scientists, citizens, activists, investors, or users. (Stark, 2009, p. 4)

David Stark franchit alors une étape en définissant de manière particulière les situations de perplexité. Ce sont des situations où il y a débat sur ce qui compte :

> At the most elementary level, a perplexing situation is produced when there is principled disagreement about what counts. (Stark, 2009, p. 5)

Qu'il y ait des situations de perplexité de ce genre dans les organisations, tous les chercheurs le savent :

1. David Stark se réfère à l'approche de l'innovation développée par Lester & Piore (2004). Voir Dumez (2005a & 2005b).
2. David Stark ajoute une note à l'attention des doctorants : « *If you are a reader searching for a dissertation topic, you are familiar with this kind of search.If you already knew what you were looking for, chances are it has already been done. Innovative research expands the problem field. The challenge therefore is to work enough outside the already known while casting the research such that the new problem, concept, method, insight will be recognized by others.* » (Stark, 2009, p. 1)

> The world in which you must act does not sit passively out there waiting to yield up its secrets. Instead, your world is under active construction, you are part of the construction crew—and there is not any blueprint. (Lane & Maxfield, 1996, p. 216 – cité in Stark, 2009, p. 175)

La question posée par David Stark est plus originale : les organisations peuvent-elles *créer* des situations de ce genre, existe-t-il des organisations fonctionnant de cette manière, c'est-à-dire organisant la perplexité, la dissonance entre des manières différentes de voir les choses et de les valoriser ? Ces organisations ne seraient plus des hiérarchies, dans lesquelles un principe de valorisation (*valuation*) s'impose par le haut, mais des hétérarchies[3]. On peut ainsi définir cette forme d'organisation :

> Heterarchy represents an organizational form of distributed intelligence in which units are laterally accountable according to diverse principles of evaluation. (Stark, 2009, p. 19)

Les situations d'entrepreneuriat relèvent souvent de cette friction entre des perspectives évaluatives différentes :

> Entrepreneurship is the ability to keep multiple evaluative principles in play and to exploit the resulting friction of their interplay. (Stark, 2009, p. 15)

Mais, pour un américain, et David Stark ne manque pas de le souligner à plusieurs endroits du livre, les États-Unis fonctionnent bien comme une hétérarchie : les constituants américains ont en effet délibérément organisé les pouvoirs en les opposant les uns aux autres, chacun développant son appréciation de ce qui compte, Président, Congrès, Cour Suprême.

Autrement dit, on peut considérer que les organisations sont engagées dans une recherche de ce qui compte, de ce qui a une valeur. Ici, valeur a à la fois le sens économique et le sens sociologique, éventuellement moral. Les organisations à but lucratif cherchent des produits qui se vendront ou des méthodes qui permettront de diminuer les coûts (toutes choses qui créent de la valeur) mais les organisations à but non lucratif, charitables, cherchent elles aussi à réaliser des actions en rapport avec des valeurs et les renforçant.

Depuis Parsons, note David Stark, un pacte a été signé entre l'économie et la sociologie : l'économie s'occupe de la valeur, et la sociologie s'occupe des valeurs. Le pacte a été signé de telle manière que la sociologie doive l'emporter : en effet, elle considère que l'économique est enchâssé (*embedded*) dans les valeurs. Le projet de David Stark consiste à remettre en question cette division/opposition. Un tournant est selon lui à opérer. De même que les *science studies* ont été révolutionnées lorsqu'on est passé d'une sociologie des institutions scientifiques (Merton) à l'étude des pratiques scientifiques dans les laboratoires (Latour et Woolgar), de même il faut passer d'une sociologie qui étudie les institutions dans lesquelles les pratiques économiques sont enchâssées à une sociologie des pratiques évaluatives.

L'approche doit être située par rapport à trois autres : l'économie des conventions, la théorie néo-institutionnelle et la démarche de Luc Boltanski et Laurent Thévenot.

L'économie des conventions postule que la coopération n'est possible, alors que les intérêts et les cadres cognitifs sont divergents, que si des conventions s'établissent comme conditions de possibilité de cette coopération.

Neil Fligstein, dans la veine de la théorie néo-institutionnelle, développe une approche similaire, quoique se plaçant sur un autre terrain :

> Strategic action is the attempt by social actors to create and maintain stable social worlds (i.e., organizational fields). This involves the creation of rules to which disparate groups can adhere. (Fligstein, 1997, p. 398)

3. Le mot hétérarchie n'a pas été inventé par David Stark. Il apparaît en informatique dans un article de Warren McCulloch. Ce dernier oppose à l'idée de hiérarchie (remontant elle à Denys l'Aréopagite et à son analyse des ordres angéliques) celle de réseau de neurones (McCulloch, 1945).

Un autre courant néo-institutionnel est celui de l'écologie des organisations. Ce courant postule qu'il y a des moments de diversité des formes organisationnelles, puis une sélection et une convergence vers une forme. Mais pour David Stark, deux idées sont discutables dans ce courant. D'une part, celle qui affirme qu'il y a diversité pour ensuite dire qu'il y a convergence, c'est-à-dire l'idée selon laquelle la diversité n'est que temporaire. D'autre part, l'idée que la diversité est entre les organisations, et qu'il n'est donc pas important d'étudier la diversité dans les organisations. David Stark pose qu'il faut passer au contraire de la diversité des organisations à l'organisation de la diversité (Stark, 2009, p. 196).

Luc Boltanski et Laurent Thévenot, quant à eux, posent bien qu'il y a divers ordres d'évaluation, qu'ils appellent cités. Il existe des conflits entre ces manières d'évaluer ou cités. Mais, pour ces auteurs, les conflits sans résolution sont instables et un ordre finit donc toujours par s'imposer. Une cité prend le pas sur les autres en cas de conflit d'évaluation. C'est en cela que cette analyse s'éloigne de celle d'hétérarchie, telle que par exemple définie par Douglas Hofstadter :

> A program which has a structure in which there is no single 'highest level' or 'monitor,' is called a heterarchy. (Hofstadter, 1979, p. 134)

L'hétérarchie met donc à l'épreuve l'économie des conventions, celles de la grandeur et la théorie néo-institutionnelle. Pour l'étudier, il faut passer d'une étude des institutions, règles et conventions, à une étude des situations d'indétermination ou de perplexité. La méthode ne peut qu'être ethnographique :

> Methodologically, the move is not simply to employ ethnography in specific settings but to shift from the analysis of institutions to the study of indeterminate situations. (Stark, 2009, p. 32)

Le livre de David Stark repose alors sur trois études ethnographiques approfondies. La première a été menée avec un collègue hongrois dans une usine de la fin du socialisme. Les ouvriers travaillaient aux heures ouvrables dans le cadre normal mais avaient la possibilité de travailler en dehors de ces heures-là selon une organisation différente qu'ils pouvaient déterminer. Ce chapitre du livre reprend un article publié en français par Pierre Bourdieu dans *Actes* (Stark, 1990). Le deuxième cas a été conduit avec Monique Girard dans une start-up de la Silicon Alley à New York au moment de la bulle Internet. L'entreprise apparaît comme un cas emblématique d'hétérarchie mais elle n'a survécu que quelque temps à l'éclatement de la bulle. Le dernier cas a été traité avec Daniel Beunza et porte sur une salle de marché qui était installée dans une des tours du World Trade Center.

Les courants théoriques en vigueur, conventions et économies de la grandeur ainsi que néo-institutionnalisme, analysent ainsi les choses :

> Consciously articulated differences might pose obstacles, but heterogeneous actors can get the job done if, beneath these differences, there ares shared understandings. (Stark, 2009, p. 191)

A l'issue de la présentation de ces cas, d'une grande richesse ethnographique, la thèse soutenue par David Stark est différente, à la fois stimulante et audacieuse :

> The cases we have seen suggest a different kind of argument. Posed most polemically: there are circumstances in which coordination takes place not despite but because of misunderstandings. (Stark, 2009, p. 191)

Est-ce à dire qu'on peut travailler dans le chaos le plus total ? Non, David Stark précise son analyse de deux manières. Il explique tout d'abord que les *misunderstandings* ne sont pas des *incorrect understandings*, puis il les définit ainsi :

> The misunderstandings that I have in mind lie most frequently in conflicting attributions that actors are making. These can be conflicting attributions about persons […], but as frequently they can be discrepant attributions about objects, artifacts, concepts, or other entities that populate our social worlds. (Stark, 2009, p. 192)

Le second point est que les *misunderstandings* sont *organisés*. Ce sont ces attributions discordantes qui facilitent la coopération. Dans des situations extrêmement changeantes dues à un environnement turbulent, une organisation survit beaucoup mieux aux situations de perplexité si elle fonctionne en produisant des évaluations multiples, divergentes :

> The stretch to stress is that it is through *unshared* typifications, through uncommon attributions, through divergent or misaligned understandings that problematic situations can give way to positive reconstructions. (Stark, 2009, p. 192)

Ou :

> Cognitive clashes can help generate new attributions, fostering re-cognition of new identities and new actors in our worlds. (Stark, 2009, p. 190)

On voit bien ce mode de fonctionnement pour les entrepreneurs ou les starts-up. Est-il possible dans les grandes entreprises ? La réponse de David Stark est nuancée. Il est probable que les règles de rendu de compte des grandes organisations les poussent à adopter une forme hiérarchique. Mais elles peuvent abriter des îlots hétérarchiques. Elles le doivent même, probablement, parce que leur environnement se révèle de plus en plus turbulent. David Stark explique par ailleurs qu'il a été invité dans un séminaire de l'armée américaine et qu'il y a reçu une écoute extrêmement attentive. En effet, du fait du concept de *Network Centric Warfare*, les armées se posent la question de l'articulation entre le principe hiérarchique traditionnel en vigueur en leur sein (la ligne de commandement) et le fonctionnement hétérarchique d'unités opérant sur le terrain, dans les airs, sur et sous la mer, ayant une connaissance fine de la situation et interconnectées les unes aux autres. Il est clair que hiérarchie et hétérarchie doivent alors être combinées et articulées. La question du comment est cruciale et reste ouverte. De même que celle du rendu de compte : dans un système hétérarchique (et David Stark cite ici Teubner), les responsabilités risquent d'être diluées.

Conclusion

Ce livre est important par les questions qu'il pose et les notions qu'il avance, celles d'hétérarchie et de dissonance organisée. L'idée que les organisations reposent sur des systèmes d'évaluation divergents et doivent s'organiser pour maintenir la divergence sans qu'un type d'évaluation prenne systématiquement le pas sur les autres, est centrale. Le travail ethnographique mené par David Stark est un modèle du genre et les trois cas sont passionnants dans leur diversité. L'appel, sur le plan méthodologique, à une combinaison entre le travail ethnographique, notamment inspiré par l'*Actor-Network-Theory*, et l'analyse de réseau quantitative, apparaît fécond.

Il y a par contre une contradiction logique potentielle dans l'analyse en ce qu'elle valorise unilatéralement l'hétérarchie. Or, si l'auteur veut être cohérent avec lui-même, il devrait prôner l'organisation d'évaluations discordantes de l'hétérarchie. Par delà l'aspect simplement logique, qui n'est pas l'essentiel mais pose néanmoins une question essentielle en matière d'évaluation (quel peut en être le fondement, et s'il ne peut y avoir aucun fondement unique et solide, comment sortir du

relativisme ?), c'est sur l'articulation entre hiérarchie et hétérarchie qu'il convient de progresser, qui n'est pas seulement l'articulation simple ou ambidextrie entre routine et exploration. Jusqu'où doit aller l'organisation de la dissonance dans l'évaluation ?

Références

Boltanski Luc & Thévenot Laurent (1991) *De la justification. Les économies de la grandeur,* Paris, Gallimard.

Dewey John (1938) "The pattern of inquiry", *in* Hickman Larry A. & Alexander Thomas M. [eds] (1998) *The essential Dewey. Vol. 2: Ethics, logic, psychology*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 169-179.

Dumez Hervé (2005a) "Comprendre l'innovation : le chaînon manquant", *Gérer et Comprendre,* n° 81, (septembre), pp. 66-73.

Dumez Hervé (2005b) "L'autre façon d'inventer", *Sociétal*, n° 48, 2ème trimestre, pp. 124-127.

Fligstein Neil (1997) "Social skill and institutional theory", *American Behavioral Scientist*, vol. 50, n° 4, pp. 397-405.

Hofstadter Douglas (1979) *Gödel, Escher, Bach. An Eternal Golden Braid*, New York, Basic Books.

Journé Benoit (2007) "Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 3-9.

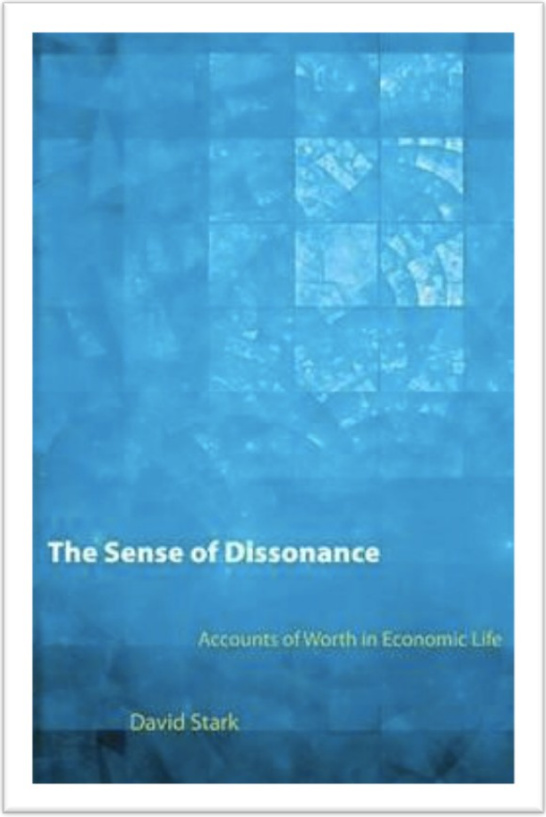
Lane David & Maxfield Robert (1996) "Strategy under complexity: Fostering Generative Relationships", *Long Range Planning*, vol. 29, n° 2, pp. 215-231.

Lester Richard K. & Piore Michael J. (2004) *Innovation. The Missing dimension,* Cambridge (Mass), Harvard University Press.

McCulloch Warren (1945) "A Heterarchy of values determined by the topology of nervous nets", *Bulletin of Mathematical Biophysics*, vol. 7, n° 2, pp. 89-93.

Stark David (1990) "La valeur du travail et sa rétribution en Hongrie", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 85 (novembre), pp. 3-19.

Stark David (2009) *The Sense of Dissonance. Accounts of Worth in Economic Life,* Princeton NJ, Princeton University Press



Un site web est consacré au livre de David Stark :
http://www.thesenseofdissonance.com/

Weimar, Residenz

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
p. 51-54

De la performativité à la réflexivité

David Stark
Columbia University
Notes prises par **Hervé Dumez**

DANS UN SÉMINAIRE QUI S'EST TENU AU CENTRE DE SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS LE 19 OCTOBRE 2012, DAVID STARK A PRÉSENTÉ UNE RECHERCHE À PROPOS DE LA VISION LATÉRALE SUR LES MARCHÉS FINANCIERS.

Position du problème

Les origines de la sociologie économique remontent à Parsons, et à ce qu'on pourrait appeler le « pacte parsonien » : vous, les économistes, vous vous intéressez à la valeur, et nous, sociologues, nous nous intéressons aux valeurs. Nous allons étudier les relations sociales dans lesquelles les faits économiques sont encastrés (*embedded*).

Aujourd'hui, deux approches dominent la sociologie économique. L'une s'intéresse à la manière dont les économies sont encastrées dans les valeurs culturelles et les cadres cognitifs. L'autre regarde comment les économies sont encastrées dans les relations sociales. Les deux approches font l'impasse sur les pratiques de calcul (*calculative practice*).

Et puis les *Science and Technology Studies* sont arrivées dans le champ avec Michel Callon, Donald McKenzie et Karin Knorr-Cetina. L'idée de ces auteurs est que la sociologie n'est pas celle des êtres humains (*human beings*) mais celle de l'être humain (le *being human*). Si on fait de l'analyse de réseau, on ne voit pas que des humains : le calcul est distribué entre des humains et des non humains.

L'objet que se fixe le présent travail est de réintroduire la réflexivité en conservant la base matérielle de l'analyse.

Repartons de la performativité.

Les modèles financiers ne sont pas des représentations. Ils constituent des interventions qui formatent et « performent » les marchés. C'est l'idée de Donald McKenzie. Le modèle est à la fois une carte et un outil prédictif. Ce n'est pas le modèle qui performe l'économie, c'est son usage. Et la performativité dépend du caractère prédictif du modèle via l'usage qu'on en fait.

La définition que j'ai choisi d'en donner est alors : un modèle est performatif quand son usage accroît ses capacités prédictives. L'objectif théorique consiste donc à passer de la performativité à la réflexivité.

L'institutionnalisme dans la sociologie économique se concentre sur les routines, les *scripts*, ce qui est tenu pour acquis, et sur l'action non réflexive. De mon point de vue, la performativité ignore la compétence d'expert (*skilled performance*).

Pourquoi devrions-nous dénier aux acteurs la réflexivité que nous valorisons dans notre profession de chercheur ?

La clef, si nous voulons comprendre la cognition distribuée et la réflexivité distribuée est une nouvelle forme de socialité. Elle est désencastrée quoique enchevêtrée,

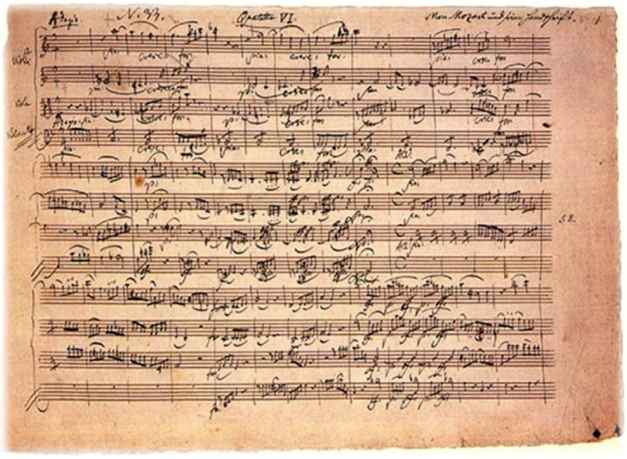
anonyme quoique collective, médiatisée par des écrans et pourtant différenciée, impersonnelle quoique profondément sociale (*disembedded yet entangled, anonymous yet collective, screen-mediated yet differentiated, impersonal yet emphatically social*).

Le travail qui est ici présenté part de deux recherches précédentes, l'une menée avec Daniel Beunza, l'autre avec Matteo Pratto.

La recherche avec Daniel Beunza

Elle a été menée à Wall Street dans une salle détruite le 11 septembre (Beunza & Stark, 2012). Notre question de départ était : comment les traders gèrent-ils la question de la faillibilité de leurs modèles, le fait que les modèles peuvent se tromper ? Cette question n'avait pas été traitée jusque-là. À la différence des économistes, les traders sont conscients de la faillibilité de leurs modèles. Tout modèle est imparfait. Si vous n'en avez pas conscience, vous risquez de perdre votre chemise. Il faut donc faire confiance aux modèles tout en étant conscients qu'ils peuvent se tromper. Comment les traders gèrent-ils cette situation ? On peut faire la relation avec « Ceci n'est pas une pipe ». C'est une pipe en un sens, en tant que représentation d'une pipe, et pourtant pas une pipe, puisqu'il s'agit d'une simple représentation.

Une salle de marché est peuplée de dispositifs ayant pour objet de créer le doute (*devices for doubt*). Les traders n'utilisent pas seulement des modèles et des dispositifs qui performent le marché. Ils créent et utilisent des modèles réflexifs. Cette réflexivité n'est pas extérieure aux structures de calcul socialement distribué, elle est partie intégrante de ces structures. L'arbitrage est une compétence d'expert réflexive et cette réflexivité est collective. En réalité, la compétence en matière de calcul articule deux types dissonants de probabilité. Le premier est celui du poste de travail qui utilise les modèles propres, des bases de données et de l'instrumentation. Le second est la probabilité dérivée, venant de l'extérieur. Si vous tenez pour garantis les résultats des modèles, le risque est d'y laisser sa chemise. Pour gérer ce risque, les traders se tournent vers des réseaux socio-techniques extérieurs à la salle de marché. Il y a donc les écrans, et ce qu'il y a ailleurs, sous la forme d'un réseau sociotechnique. Sur l'écran, il y a un sous écran qui donne des fourchettes (*spread plot*). On voit la position du poste de travail par rapport au *spread* sur le marché. Le *spread plot* établit la diversité des positions dispersées. Donc, le trader a une idée de la dissonance entre lui et les autres (sur la dissonance, voir Stark, 2009). Ceci incite à une nouvelle investigation. La réflexivité ne vient donc pas de la conscience que les modèles sont imparfaits, elle s'appuie sur une nouvelle forme de socialité qui passe par des dispositifs. Mais attention. Dans les cas où il y a peu de diversité, les dispositifs de dissonance deviennent des dispositifs d'un excès de confiance. La résonance bloque toute réflexivité et peut conduire à des désastres collectifs. La puissance de la modélisation réflexive est qu'elle est fondée sur l'indépendance d'acteurs anonymes dispersés. Mais s'il y a convergence, le risque de désastre collectif est réel.



Mozart, manuscrit autographe du quatuor K. 465
dit « quatuor des dissonances »

La recherche avec Matteo Pratto : de la cognition catégorielle à la cognition perspective

La vue dominante dans la finance réduit la cognition à de la catégorisation. On compare l'objet à une catégorie idéelle, et il y a pénalisation automatique si l'on constate un désajustement entre les deux (*mismatch*). C'est ainsi que Zuckerman (1999, 2004) analyse les choses. Cela vient de l'écologie des populations. On sait par contre que l'innovation rentre mal dans les catégories, et qu'elle peut conduire à des pénalités mais aussi à des retours très importants. La cognition distribuée fonctionne en réalité dans un réseau à deux modalités : la première est le fait que l'établissement de la valeur (*valuation*) prend place au niveau d'une place de calcul ; la seconde renvoie aux autres objets. En effet, avant tout dispositif, avant toute catégorie, il y a la question de l'arrière-plan sur lequel se détache un objet. Lorsque je vois un objet se détachant sur un arrière-fond et que je vois le même objet se détachant sur un autre arrière-fond, ce n'est pas le même objet que je vois. C'est une idée très simple, mais très puissante. On focalise quand on situe un objet. Le premier point est la location et l'allocation (*focus – locate an object by allocating attention*). Il faut alors combiner cette idée avec une autre, qui est l'inter-objectivité. Il s'agit d'exploiter les liens de réseau qui se créent quand de multiples agents allouent leur attention à de multiples objets. C'est-à-dire qu'il s'agit d'étudier la vision latérale sociale (*social peripheral vision*). La détermination de la valeur (*valuation*) est alors conçue comme perspectiviste (*perspectival*).

La structure bimodale d'un réseau d'attention (agents et objets) est un espace de calcul. Ma perception d'une valeur (*asset*) est formatée par votre perception et par les différents points de vue sur les autres valeurs. En réalité, votre vision latérale peut affecter ma focalisation. Prenons un exemple emprunté au monde de la recherche. Supposons que j'aille avec un collègue dans un colloque et que nous assistions tous les deux exactement aux mêmes présentations. Nous avons toute chance d'évaluer la qualité des ces présentations de la même manière. Par contre, supposons qu'un autre chercheur ait assisté à une présentation à laquelle nous avons assisté, mais en ayant quant à lui assisté à d'autres présentations. L'évaluation qu'il fera de cette présentation a toute chance d'être très différente de celle que nous ferons, mon collègue et moi.

L'étude menée avec Matteo Pratto a porté sur 8.000 analystes, sur 15.000 firmes et plusieurs millions d'observations analyste-entreprise. L'idée est celle qui a été formulée : un agent interprète une situation par rapport à un portefeuille de situations qu'il a dans son champ de vision. Si l'on adopte cette conception, on peut alors formuler une première hypothèse :

> H1 : Au plus on modifie le portefeuille de situations d'arrière-plan, au plus le processus d'évaluation va être changeant.
>
> H2 : Au plus les portefeuilles de situations d'arrière-plan sont similaires, au plus les évaluations focales de deux acteurs seront similaires.

Si l'on admet que les agents sont influencés par leur vision latérale, alors on peut s'attendre à ce que :

> H3 : Au plus (au moins) deux acteurs ont rencontré les mêmes situations, au plus leur interprétation d'une situation nouvelle va converger (ou diverger).
>
> H4 : Cette convergence (ou cette divergence) sera d'autant plus grande que ces deux agents auront été confrontés aux évaluations des mêmes tiers.

Références

Beunza Daniel & Stark David (2012) "From disonance to resonance: Cognitive interdependence in quantitative Finance", *Economy and Society*, vol. 41, n° 3, pp. 383-417.

Clark Andy (2010) *Supersizing the Mind: Embodiment, Action, and Cognitive Extension (Philosophy of Mind)*, Oxford, Oxford University Press.

Knorr-Cetina Karin & Preda Alex (2005) *The sociology of financial markets*, Oxford, Oxford University Press.

MacKenzie, Donald, Fabian Muniesa & Lucia Siu [eds] (2007) *Do economists make markets? On the Performativity of Economics*, Princeton, Princeton University Press.

Stark David (2009) *The Sense of Dissonance: Accounts of Worth in Economic Life*, Princeton, Princeton University Press.

Zuckerman Ezra W. (1999) "Securities Analysts and the Illegitimacy Discount", *American Journal of Sciology*, vol. 104, n° 5, pp. 1398-1438.

Zuckerman Ezra W. (2004) "Structural incoherence and stock market activity", *American Sociological Review*, vol. 69, n° 3, pp. 405-432

Weimar, statue de Shakespeare (Remontant de l'Ilm, au détour d'un bosquet, le promeneur tombe sur Shakespeare qui semble l'avoir entendu venir et guetter son apparition, surpris dans ses pensées, un pied négligemment posé sur le crane de Yorick)

Le Libellio d'AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
p. 55-60

A-t-on raison de vouloir protéger juridiquement l'innovation ?

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

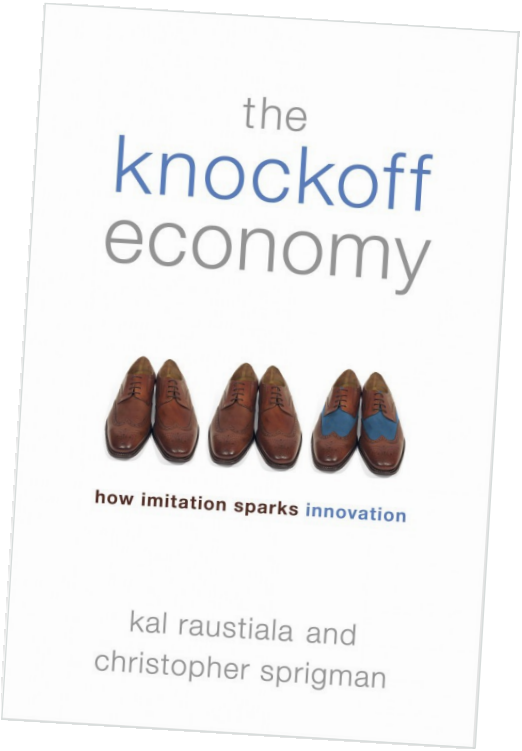
Sous-jacente à la législation qui interdit la copie est une théorie énonçant qu'il faut protéger la création si l'on veut une société et une économie d'innovation. Généralisée, la pratique de la copie tuerait la créativité. Est-ce si sûr se demandent deux juristes, Kal Raustiala et Christopher Sprigman (2012) dans *The Knockoff economy. How imitation sparks innovation* ?

La thèse défendue par les auteurs n'est pas qu'il faut mettre fin au système de la protection juridique de l'innovation (celui-ci reste notamment nécessaire quand les investissements en création sont élevés, comme dans l'industrie pharmaceutique). Elle consiste à montrer que l'innovation peut coexister dans certains secteurs avec la copie, et que la copie généralisée peut même parfois (souvent ?) favoriser l'innovation (ce que les auteurs appellent le « paradoxe du piratage »). La leçon tirée est qu'il faut donc être prudent en matière de réglementation visant à entraver la copie : celle-ci peut dans certains cas avoir l'effet contraire à son objectif et freiner l'innovation en voulant la protéger.

La thèse de K. Raustiala et C. Sprigman

Comment s'énonce la théorie du monopole de l'innovation ?

> The standard justification for rules against copying is practical and purposeful. Since copying is cheaper than creating, the theory holds, creators will not create if they know that others will simply copy their ideas. Restrictions on copying are necessary to ensure that copying does not drive out creativity. Granting creators a monopoly over the right to make copies of their work is a strategy to achieve the goal of more innovation. (p. 21)



Si l'on raisonne ainsi, on devrait voir des rythmes d'innovation élevés dans les secteurs protégés par les brevets, et une créativité en berne dans les secteurs où l'innovation n'est pas protégée juridiquement. En dynamique, dans un secteur où est introduite la protection juridique de l'innovation, on devrait voir la créativité s'épanouir brusquement.

Les auteurs mènent donc l'enquête et le résultat ne ressemble pas à celui prédit par la théorie. En étudiant la mode, les restaurants, la musique, les banques de données,

la finance, le *one man show* comique, etc., ils montrent qu'il existe des secteurs extrêmement créatifs alors que l'innovation n'y est pas juridiquement protégée, et que l'on peut même constater des cas où la non protection juridique stimule la créativité. Autrement dit, comme toujours, la réalité est plus compliquée que la théorie ou, plus exactement, pour rendre compte de la réalité, il faut mettre au jour des mécanismes qui dans certains contextes produisent un résultat, et dans un autre contexte en produisent un autre[1].

La thèse finalement défendue est qu'il n'est pas question de supprimer le droit de la propriété intellectuelle mais qu'il faut être prudent quand on veut l'appliquer et surtout l'étendre. Il ne garantit pas en effet, mécaniquement, la stimulation de l'innovation, et il peut parfois la freiner. L'intérêt du livre repose plus sur les études de cas que sur l'analyse théorique elle-même, nous reviendrons sur ce point.

La mode

Le secteur de la mode représente en chiffre de ventes annuel un milliard trois cent millions de dollars environ. C'est à lui tout seul plus que la somme du secteur du cinéma, du livre, des logiciels et de la musique enregistrée. Il n'existe pas de protection juridique de l'innovation dans cette industrie (du moins au niveau de la création, c'est-à-dire de la conception, du *design*). Pourquoi ? Parce que la Cour Suprême a toujours été réticente à appliquer le droit de la propriété intellectuelle à des secteurs produisant des biens de nécessité (l'habillement, la nourriture, le meuble). Le copyright s'applique à des produits artistiques non fonctionnels (la musique par exemple). La copie est donc un trait caractéristique du secteur de la mode. Le livre débute avec cet exemple : en 2007, Paris Hilton apparaît dans une émission de télé avec une robe à fleurs dessinée par Foley + Corinna, une firme de mode fondée par Dana Foley et Anna Corinna. Très peu de temps après, une firme de détail en habillement, Forever 21, met sur le marché une copie de cette robe. Si l'on suit la théorie standard, ce genre de chose devrait tuer toute créativité du *design* de mode. Ce n'est évidemment aucunement le cas. Coco Chanel elle-même estimait que d'être copiée était la rançon du talent et du succès. Mais, plus profondément, le fonctionnement du secteur est en cause : en étant copiées, les créations perdent progressivement de leur pouvoir d'attraction ; les créateurs sont donc incités à créer du nouveau en permanence. De plus, l'absence de copyright sur un *design* et sur ses dérivés autorise des déclinaisons ou copies créatives. Enfin, la copie crée la tendance : parmi toutes les créations, certaines « prennent » parce qu'elles sont imitées, ce qui structure la saison. C'est finalement ce que les auteurs appellent le « paradoxe de la piraterie » : la copie généralisée non seulement ne tue pas l'innovation, mais elle accélère le cycle de création et favorise un plus grand volume de ventes par un raccourcissement du temps d'obsolescence. Il ne s'agit pas d'un simple argument en termes de *first-mover advantage*. Le facteur clef est le consommateur à l'affût (*early adopter*) : le fait que des copies apparaissent rapidement le pousse à rechercher en permanence la différenciation, donc à créer de nouveaux marchés. Autrement dit, la mode offre un cas illustrant le fait que l'absence de protection juridique ne tue pas l'innovation, mais la favorise.

La musique

Le piratage est-il en train de tuer la musique ? Les auteurs consacrent l'épilogue de leur livre à cette question. En dix ans, les revenus de l'industrie ont baissé de 60%. Le premier élément de l'analyse est une constatation : le piratage généralisé n'a jusqu'ici pas tué la création musicale. La musique connaît au contraire une créativité

1. Sur la notion de mécanisme, voir Hedström & Swedberg (1998) ; Depeyre & Dumez (2007) ; Hedström & Bearman (2009).

constante, voire croissante. Pourquoi ? Parce que les techniques qui rendent le piratage aisé abaissent en même temps le coût de la création et de la distribution : plus besoin de studios d'enregistrement coûteux pour créer une chanson, ni surtout d'investissements de distribution prohibitifs du fait d'Internet. La seconde raison a été formulée par Mick Jagger qui a fait remarquer que la période récente ferme une parenthèse dans l'histoire de la musique : depuis les débuts de l'humanité, la musique a été un spectacle vivant. Après la Seconde Guerre Mondiale, elle a été dominée par l'enregistrement, qui a conduit à l'apparition d'une industrie. C'est cette page qui est probablement en train de se tourner. La thèse des auteurs est que le piratage n'est pas en train de tuer la musique, mais les majors du secteur. Et s'ils disparaissent, ils le devront sans doute plus à leurs erreurs stratégiques qu'au piratage lui-même. La déstabilisation du secteur est venue de Napster. Un étudiant de 19 ans, Shawn Fanning, crée en 1999 le premier service de partage de fichiers musicaux sur Internet. En quelques mois, 50 millions d'utilisateurs le rejoignent. La réaction de l'industrie est attendue : la Recording Industry Association of America (RIAA) poursuit Napster devant les tribunaux et lui demande 100.000 dollars de dommages et intérêts pour toute chanson téléchargée. À genoux, Napster propose un *deal* : racheter pour 1 milliard de dollars la licence pour les fonds des majors, faire payer un abonnement mensuel aux utilisateurs entre 3 et 10 dollars, et reverser des droits aux compagnies estimés annuellement à quelques 200 millions de dollars. Les majors refusent et Napster doit fermer en 2001, mais d'autres prennent le relais. La RIAA continue de poursuivre. En 2005, la Cour Suprême condamne Grokster. Mais le piratage continue, comme si dès qu'un site était fermé, trois se rouvraient. Les auteurs notent :

> It is often not copying per se that is a problem, but how copying is understood and addressed. (p. 215)

Napster était un serveur. En utilisant intelligemment l'information générée par ce serveur, il y avait sans doute pour les majors d'énormes bénéfices à faire. Apple arrive ensuite, entreprise alors mal en point, qui cherchait un nouveau souffle avec l'ipod. Les majors ont cette fois signé un accord de licence et Apple a pu faire payer ses utilisateurs. Mieux, Apple a créé une dépendance des consommateurs à sa plate-forme (quand un consommateur change son ipod pour un concurrent, il perd toute sa bibliothèque musicale). En quelques années, la firme a raflé un quart de tout le marché des ventes de musique aux USA.

Le cas illustre le fait que les combats juridiques autour de la copie sont souvent des combats d'arrière-garde, fruits de stratégies peu imaginatives. Quand le magnétoscope, le DVD et Internet sont arrivés, tout le monde a prédit la disparition de l'industrie cinématographique. À la différence de l'industrie musicale, elle se porte bien. Le cinéma a su se réinventer comme une expérience. Les consommateurs peuvent pirater des films pour les regarder chez eux, et continuer à sortir au cinéma, dans des salles plus belles, plus agréables, faisant de la sortie d'un film un événement. Les organisateurs de concerts vivent souvent bien, mais l'industrie musicale en général n'a pas su prendre le tournant.

Les secteurs à régulation partielle

Les auteurs s'intéressent aussi à des secteurs qui connaissent la protection juridique sur certains aspects et tolèrent la copie sur d'autres.

La restauration est de ce type (ne la négligeons pas : en 2010, le chiffre d'affaires du secteur aux États-Unis était de 604 milliards de dollars ; ne la caricaturons pas non plus : il existe plus de restaurants chinois aux États-Unis que de McDonald's).

Comme pour le textile, la Cour Suprême n'accorde pas à l'invention culinaire une protection juridique. Les grands chefs qui inventent un plat le voient souvent copier, d'autant que leurs cuisines sont remplies d'apprentis qu'ils forment et qui ensuite créent leur propre restaurant. Il existe une régulation informelle, étudiée par Fauchart et von Hippel (2008) dans un article célèbre, qui tourne autour de trois principes : 1. un chef ne copie pas telle quelle la recette d'un concurrent ; il y met une touche personnelle ; 2. quand un chef reçoit d'un autre une information (une recette, un savoir-faire), il ne la passe pas à d'autres ; 3. quand un chef reçoit d'un autre une information, il cite sa source et rend hommage au créateur de qui il tient l'information. Il existe donc une protection informelle dans le milieu des grands chefs, qui se révèle efficace : qui l'enfreint peut se retrouver au ban de la communauté et le payer très cher. Mais il existe aussi une protection juridique qui repose sur la notion de "*trade dress*" ou habillage commercial. Si un produit en lui-même n'est pas protégé, son habillage peut l'être. Par exemple, une chaîne de restaurants mexicains Taco Cabana, basée à San Antonio, a poursuivi devant les tribunaux un concurrent de Houston, Two Pesos. L'affaire est remontée à la Cour Suprême qui a considéré qu'effectivement les restaurants Taco Cabana étaient conçus d'une manière particulière et que Two Pesos avait copié illégalement ce *trade dress* – *Two Pesos v. Taco Cabana*, 505 U.S. 205 (2000).

La finance est également un secteur de ce type. Longtemps, rien n'y a été protégé, par exemple l'invention d'un nouvel indice. Dans les dernières années, le secteur a sans doute constitué un des cas où les innovations ont été les plus profondes et rapides (ce qui a d'ailleurs pu prendre une dimension dangereuse). Il s'agit de répondre aux besoins de clients particuliers et sophistiqués, de diminuer les coûts de transaction, les impôts et les régulations, d'avoir une meilleure gestion de la qualité des dettes, de tirer avantage des nouvelles technologies (Tufano, 2003). Or, un arrêt rendu par une cour fédérale aurait dû changer la face du secteur. Il s'agit de *State Street Bank and Trust Co. v. Signature Financial Group Inc*, 149 F.3d 1368 (Fed. Cir. 1998). Pour la première fois de l'histoire une cour fédérale a estimé qu'une nouvelle méthode de gestion (*business method*) était susceptible d'être brevetée. La méthode en question était de nature financière. En 1997, un an avant cet arrêt, le Patent and Trademark Office disposait d'une catégorie ainsi intitulée : "*Data processing : Financial, Business Practice Management, or Cost/Price Determination*" et avait enregistré 168 demandes de brevets sous cette rubrique. Un an après l'arrêt, le chiffre était monté à 833 et en 2009 on en était à 1956 soit un facteur 10 entre l'avant et l'après décision juridique (mais ce qui ne représente qu'un dixième de l'ensemble des demandes annuelles de brevets aux États-Unis). La face du secteur en a-t-elle été changée ? La National Science Foundation n'a enregistré aucun accroissement de la R&D dans le secteur des services financiers suite à la décision et concomitant à l'augmentation du nombre de brevets (Hunt, 2010). De la même manière, il ne semble pas que l'innovation dans le secteur soit depuis liée de manière centrale à des dépôts de brevets (Tufano, 2003).

Le cas des banques de données

Le cas des banques de données constitue un cas expérimental quasiment pur aux yeux des auteurs. Il a en effet été traité différemment sur le plan juridique des deux côtés de l'Atlantique. Feist évoque pour les américains les pages blanches du téléphone. Les pages blanches sont une banque de données, sur papier ou sur Internet. Une autre compagnie peut-elle copier les noms, adresses et numéros de téléphone de ces pages blanches ? L'affaire est remontée jusqu'à la Cour Suprême –

Feist Publications Inc. v. Rural Telephone Service Co., 499 U.S. 340 (1991). Dans l'esprit de la décision qu'elle avait prise en matière de recettes de cuisine, la Cour a estimé que des faits bruts tels que ceux dont sont constituées les pages blanches ne pouvaient pas être protégés par les dispositifs garantissant la propriété intellectuelle. Dans le cas des pages blanches, la Cour a ajouté : l'organisation des données par ordre alphabétique est bien trop fruste pour l'être. D'après la Cour, la constitution des États-Unis protège un travail original qui montre une stimulation (*spark*) de créativité. Or, il n'y a rien d'original ni de créatif dans des données brutes organisées par ordre alphabétique. En face, les tenants de la théorie standard ont rétorqué : si les données des bases peuvent être librement copiées, alors personne ne dépensera de l'argent et du temps pour recueillir ces données. Donc, l'industrie des banques de données aux États-Unis va décliner (effet prédit par la théorie standard).

Et elle va décliner d'autant plus rapidement que l'Europe a pris des dispositions inverses sur le plan juridique. En 1992 en effet, en réponse à la position prise par les États-Unis, la Commission européenne a émis une directive garantissant la protection des données brutes pendant quinze ans avec une extension possible. Cette protection ne peut être revendiquée que pour les firmes européennes et celles de pays extérieurs à l'Union européenne qui disposent du même type de protection (donc, les firmes américaines sont exclues du dispositif).

En 2005, l'Union européenne a commandité une étude sur cette réglementation. Cette étude a conclu que l'impact de ce dispositif destiné à stimuler le développement des banques de données en Europe n'était pas prouvé. Pire : en 1992 au moment de l'orientation divergente entre l'Europe et les États-Unis, la part de marché des firmes européennes du secteur s'élevait à 26% du marché mondial et celle des firmes américaines à 60%. En 2005, celle des firmes américaines était montée à 70% et celles des firmes européennes stagnait, voire régressait légèrement selon certains indicateurs. Bien évidemment, l'interprétation de ce qui se passe est plus compliquée qu'il n'y paraît dans la mesure où il existe des dispositifs de protection des données autres que l'interdiction légale pure et simple de la copie. Les firmes signent par exemple des contrats avec leurs clients avec des clauses de protection ou elles utilisent des formes de cryptage. On ne compare donc pas simplement un cas avec protection et un cas sans protection. Par contre, ce qui est sûr est que les États-Unis, ayant fait le choix de ne pas protéger les données tout en protégeant leur *organisation*, ont abaissé les coûts de création de nouvelles banques de données (les données étant copiables) et ont orienté par contre la créativité vers l'organisation, la présentation, l'exploitation de ces données. Ce qu'on peut généraliser :

> In short, rules about copying are not just about promoting more or less innovation; they also shape what kind of innovation occurs. And this suggests that when we think about the rules governing creativity, we also have to think about what sort of innovation we really want. (p. 118)

Mise en perspective

Le sujet du livre est central pour le devenir de nos économies. L'ouvrage est fait de cas vivants et riches. La perspective choisie structure leur construction sans la forcer. La thèse est nuancée. Il ne s'agit pas de plaider pour un abandon du copyright : certains secteurs disent les auteurs ont besoin d'une protection forte en raison d'investissements de R&D considérables – c'est le cas de l'industrie pharmaceutique on l'a dit. Par contre, le livre fournit une argumentation solide pour résister au lobbying des firmes selon lequel il faudrait sans cesse étendre la propriété intellectuelle et l'interdiction de la copie à des domaines nouveaux, comme si tout

était acte de créativité et d'originalité. Ce que montre de manière convaincante le livre est que, dans de nombreux secteurs, le droit à la copie est au contraire un mécanisme puissant d'innovation : la concurrence reste le moteur de cette dernière, et l'octroi de monopoles via des brevets, par exemple, doit être manié avec beaucoup de précaution.

Méthodologiquement, le livre bute pourtant sur une limite : il n'a pas identifié les mécanismes qui font que dans certains secteurs l'interdiction de la copie doit être forte alors que dans d'autres secteurs elle doit être levée ou, plus subtilement être maniée de façon à conduire aux formes d'innovation les plus souhaitables. Manque la dernière étape de l'analyse, celle qui aurait dû mettre en évidence des mécanismes derrière la créativité et la copie expliquant des situations diversifiées et pouvant orienter la décision publique.

Références

Depeyre Colette & Dumez Hervé (2007) "La théorie en sciences sociales et la notion de mécanisme : à propos de *Social Mechanisms*", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 2, pp. 21-24.

Fauchart Emmanuelle & von Hippel Eric (2008) "Norms-based intellectual property systems: The case of French chefs", *Organization Science*, vol. 19, n° 2, pp. 187-201.

Hedström Peter & Swedberg Richard [Eds] (1998) *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 294-314.

Hedström Peter & Bearman Peter (2009) *The Oxford Handbook of Analytical Sociology*, Oxford, Oxford University Press.

Hunt Robert M. (2010) "Business Method Patent and U.S. Financial Services", *Contemporary Economic Policy*, vol. 28, n° 3, pp. 322-352.

Raustiala Kal & Sprigman Christopher (2012) *The Knockoff economy. How imitation sparks innovation*, Oxford, Oxford University Press.

Tufano Peter (2003) "Financial Innovation", *in* Constantinides George M., Harris Milton & Stulz Rene M., *Handbook of the Economics of Finance (Volume 1a: Corporate Finance)*, North Holland Elsevier, pp. 307-336 ■

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
p. 61-63

L'esthétique empirique de Gustav Theodor Fechner et la neuro-esthétique

Fernando Vidal
Institut catalan d'études avancées
Notes prises par ***Hervé Dumez***

LE 8 NOVEMBRE 2012, FERNANDO VIDAL A PRÉSENTÉ À L'ENS, RUE D'ULM, DANS LE CADRE DES ARCHIVES HUSSERL, UNE CONFÉRENCE SUR LES TRAVAUX DE FECHNER À PROPOS DE L'ESTHÉTIQUE, EN RELATION AVEC LES RECHERCHES RÉCENTES EN NEURO-ESTHÉTIQUE

Je m'interroge sur l'émergence des neuro-cultures, ce qu'on pourrait appeler l'obsession contemporaine pour le cerveau. Mon travail s'est centré notamment ces dernières années sur certains domaines des sciences sociales dans lesquels se sont introduites les neurosciences. Fechner est intéressant, en lui-même, dans son contexte historique, mais également en relation avec ce présent. L'exercice est certes périlleux, mais il vaut d'être tenté. Commençons par le présent : la neuro-esthétique a été définie comme la science qui étudie les fondements neurobiologiques de l'appréciation esthétique et de la perception de la beauté, particulièrement dans l'art (Vidal, 2011). La question qu'on peut se poser est : toutes les approches sont-elles adaptées à toutes les questions ? Partons de ce que Genette appelle la « relation esthétique », c'est-à-dire une attention particulière à l'aspect plutôt qu'à la fonction des objets, combinée avec une attitude appréciative. Quel est le problème de la neuro-esthétique ? D'abord, ce n'est pas le cerveau qui s'occupe d'esthétique, mais la personne. La nature des personnes n'est pas seulement biologique, mais aussi sociale, historique. La neuro-esthétique peut-elle dévoiler le fond même, en tant qu'il serait purement biologique, de l'expérience esthétique ? Pour regarder un Mondrian, un individu mobilise des neurones, c'est évident. Mais l'expérience esthétique elle-même se situe à un autre niveau. Le socle des disciplines neuro-culturelles est une croyance de base : l'expérience est ce que le cerveau fait. Ces approches postulent qu'il y a un sous-bassement neurologique commun à toutes les expériences et que ce sous-bassement est ensuite modulé selon l'expérience en cause. En ce sens, elles parlent quelquefois d'un co-constructivisme avec les sciences sociales. Mais elles se considèrent comme le fondement, puisque le cerveau est le sous-bassement. L'œuvre d'art, c'est avant tout le cerveau, un fonctionnement du cerveau. La technique employée est l'imagerie cérébrale et l'idée est que chez tous les êtres humains, la même partie du cerveau se mobilise quand ils trouvent un objet beau. L'avantage est qu'on s'éloigne d'une approche normative de la beauté. Par contre, cette dernière est définie indépendamment de toute phénoménologie. On trouve la même approche avec la pathologie. L'argument est : la clinique est très compliquée, les classifications ne sont pas claires ; on devrait, par un scanner, pouvoir diagnostiquer une schizophrénie. En neuro-esthétique, ce qu'il y a d'étrange, c'est la supposition selon laquelle les objets ont des qualités esthétiques qui provoquent des phénomènes neuronaux, ou non. On pourrait se dire que la neuro-esthétique est une branche de l'esthétique empirique. L'expression est aujourd'hui un peu oubliée, mais elle a beaucoup mobilisé les psychologues français du début du XXe siècle. En 1900, Jean Larguier des Bancels publie dans *L'Année psychologique* un article sur les méthodes de l'esthétique

expérimentale en faisant référence à Fechner. En effet, dans les années 1870-1880, Fechner avait développé un programme de recherche autour de ce sujet. Fechner veut développer une esthétique d'en-bas, *von unten*, par opposition à l'esthétique philosophique qui part d'en haut. Mais attention, Fechner n'entend pas éliminer l'esthétique philosophique. La neuro-esthétique se démarque de l'aspect normatif de la démarche de Fechner. Par contre, elle a remplacé cette normativité par l'assimilation du beau à ce qui plaît.

America's Most Wanted Painting

Fechner distingue trois méthodes pour l'esthétique empirique : la méthode du choix (quel objet préfère-t-on ?), la méthode de la production (le sujet construit un objet qui lui paraît beau), et la troisième selon laquelle les chercheurs comparent des objets et essaient de dégager les caractéristiques du beau. La méthode la plus employée est celle du choix. C'est une des originalités de Fechner : il s'appuie sur l'expérience esthétique des gens ordinaires. Mais le danger est l'assimilation du goût à l'expérience esthétique. Vitaly Komar et Alexander Melamid ont essayé de déterminer l'*America's most wanted painting* (Wypijewski, 1997). Fechner essaie d'isoler les propriétés formelles des objets qui sont tenus pour beau, mais il est aussi très intéressé par les facteurs associatifs.

La querelle de Holbein au XIXe siècle est un épisode intéressant. Les Allemands valorisent beaucoup au XIXe siècle le dernier retable de Holbein, la Madone du bourgmestre Meyer. Ils le tiennent pour l'équivalent allemand de la Madone de Dresde de Raphaël. Les deux tableaux étaient d'ailleurs accrochés dans la même galerie de Dresde. Or, une autre Madone de Holbein entre dans la collection du prince de Prusse. La querelle est passionnée : quelle est celle de Holbein ? En 1871, les deux tableaux sont exposés à Dresde et les experts peuvent se prononcer. Selon eux, seule la Madone de Darmstadt est de Holbein, l'autre est une copie plus tardive. Des artistes protestent. Ils disent que la Madone de Dresde ne peut qu'être de la main du maître. Les historiens d'art se fondent sur de l'empirique : les pigments, etc. Les artistes se fondent sur le style. Fechner s'intéresse au débat et publie un livre sur la question (Fechner, 1871). Il fait remarquer combien les deux camps passent sans transition de critères esthétiques à des éléments empiriques. Il teste le choix sur des individus. Il en rend compte dans son livre, mais l'intérêt de Fechner est qu'il reste toujours très prudent sur les expériences qu'il mène.

Madone de Holbein, Darmstadt

Madone de Holbein, Dresden

Revenons à la neuro-esthétique. Des chercheurs italiens se sont demandés s'il existe vraiment une base neuronale de l'expérience esthétique. Ils repartent du nombre

d'or. Ils choisissent quinze images de sculptures, chacune en trois versions. Chaque sujet passe six fois au scanner (ce qui, ne le perdons pas de vue, représente des milliers d'euros à chaque fois…). On lui dit : regardez les images comme si vous étiez dans un musée et dites si vous y prêtez attention ou non ; ensuite, l'image vous plaît-elle ? Quelle proportion préférez-vous ? Une préférence apparaît pour le nombre d'or. Le sens de la beauté viendrait de deux types de neurones, ceux qui relèvent des caractéristiques de l'objet de ses proportions, et ceux qui relèvent de l'émotion.

L'intérêt de Fechner est qu'il a très bien identifié les limites de telles approches. Pour lui, dans l'expérience esthétique, il y a une totalité, non décomposable. Maintenant, je ne nie pas que la neurobiologie puisse donner des résultats. Mais les meilleurs travaux dans le domaine sont ceux qui ne prétendent rien dire sur l'esthétique. Par exemple, Margaret S. Livingstone (2000), une neurobiologiste de Harvard, a donné des éclairages intéressants sur le sourire de la Joconde. Elle reste très prudente. En aucun cas, elle ne tire de conclusion sur ce qu'est le beau, ou même l'expérience esthétique. En réalité, les meilleurs travaux, comme les siens, sont ceux qui ont conscience des limites de la démarche. Et on retrouve ici l'esprit de Fechner.

Références

Fechner Gustav Theodor (1871) *Ueber die Aechtheitsfrage der Holbein'schen Madonna, Discussion und Acten*, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

Larguier des Bancels Jean (1900) "Les méthodes de l'esthétique expérimentale", *L'Année psychologique*, vol. 8, pp. 144-190.

Livingstone Margaret S. (2000) *The biology of Seeing*, New York, Harry N. Abtams

Vidal Fernando (2011) "La neuroesthétique, un esthétisme scientiste", *Revue d'histoire des sciences humaines,* n° 25, pp. 239-264.

Wypijewski JoAnn [ed] (1997) *Painting by Numbers: Komar and Melamid's Scientific Guide to Art*, New York, Farrar Straus Giroux ■

Le Libellio *a'* AEGIS
Vol. 8, n° 4 – Hiver 2012
p. 65-69

Weimar

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

À l'écart des grandes routes commerciales, enserrée dans ses antiques murailles dont les portes fermaient encore la nuit, c'était une petite ville d'à peine six mille âmes si l'on ne comptait pas les vaches qui défonçaient la terre des rues en partant aux prés le matin, et en rentrant le soir à l'étable, la transformant en bourbier malodorant. Au cours d'une nuit dantesque, le château avait brûlé et l'on avait juste étayé les murs des ruines en espérant les reconstruire un jour. On aurait cherché longtemps quoi en dire, sinon qu'au couvent des Franciscains avait séjourné quelquefois Luther. Un retable de Cranach, à l'église Saint-Pierre et Saint Paul où il avait prêché, en gardait témoignage. La place de l'hôtel de ville seule était pavée et acceptable, où l'on pouvait dormir à l'unique auberge digne de ce nom, l'Éléphant. Dans la maison qui la jouxtait avait vécu quelques dizaines d'années auparavant une famille de musiciens dont le père, Jean-Sébastien, avait quitté la ville après avoir effectué un séjour de plusieurs semaines dans la prison du château, parce qu'il avait décidé de partir pour Cöthen et que son duc voulait l'en empêcher. Né dans cette maison, Carl Philipp Emmanuel, son fils, était le point de référence de toutes les audaces musicales, mais loin de là, à Hambourg.

La duchesse Anna-Amalia attendait les dix-huit ans de son fils aîné pour lui transmettre le pouvoir. Lorsqu'il revint du périple qui l'avait amené jusqu'à Paris, Charles-August était accompagné d'un jeune licencié en droit à peine plus âgé que lui et tout auréolé du succès littéraire de son *Werther*. Les années qui suivirent furent folles : ce n'étaient que pièces de théâtre improvisées en quelques jours, bals masqués à thèmes, séances de patinage l'hiver, expéditions dans les villages des alentours pour séduire les jeunes paysannes et jouer les fantômes la nuit en effrayant tout le monde. À son arrivée, le duc avait offert à Goethe une maison de jardin à l'extérieur des remparts, nichée à l'ombre d'une colline boisée, à proximité de la rivière. Inhabitable l'hiver, elle fit du bourgeois de la ville impériale et libre de Francfort un sujet du duché de Weimar-Eisenach. Le poète fut bientôt nommé au conseil secret et occupa les fonctions de ministre. Les familles d'ancienne noblesse méprisaient le jeune arriviste. Il les conquit par le sérieux qu'il mit à remplir ses fonctions, sa bonne

La maison de jardin (Goethes Gartenhaus)

Friedrich Schiller

humeur, son intelligence, sa capacité à désamorcer les tensions. Même le vieux Wieland dont il s'était gaussé, fut tout de suite séduit. Mais le jeune homme semblait destiné à perdre tout talent dans les tâches administratives qui l'accablèrent durant des années et le vieillirent.

Lorsque Schiller passa pour la première fois à Weimar, lui s'était enfui en Italie pour un séjour qui transforma son être et ses pensées. Quand ils se virent, ils se déplurent profondément l'un l'autre. Dans ce jeune homme proscrit, emprisonné un temps, écorché, chantant la liberté sous toutes ses formes, réfractaire à toute autorité, Goethe revécut l'adolescent qu'il avait été et dont il avait eu tant de mal à se débarrasser. Schiller pourtant, dans ses pensées et les gestes qui les accompagnaient, avait la grâce. Son sourire venait des profondeurs de l'enfance. De son côté, il était trop pénétrant pour reprocher à Goethe ce que les autres pouvaient voir en lui, un poète infatué et fini, devenu en vieillissant un mondain respectueux des hiérarchies sociales. Ce qui le rebutait était autre chose : derrière un abord affable, la muraille protectrice que l'homme avait élevée autour de son moi profond, qui semblait ne devoir s'ouvrir jamais, à personne, un besoin viscéral de secret. Ils se retrouvèrent cependant un jour pour une promenade au bord de l'Ilm et se découvrirent alors. À l'un comme l'autre, ces échanges devinrent indispensables : « *Par un ciel si sombre, le plaisir de converser est une consolation unique* »[1]. Par-delà leurs différences profondes, ces deux intelligences se reconnurent. S'admirant, elles se libérèrent, dans la critique mutuelle. Marchant ensemble durant des heures, elles se mesuraient, s'illuminaient réciproquement, se faisaient rire, se nuançaient, se stimulaient, s'enchantaient, ainsi que deux miroirs jumeaux. Elles oubliaient le monde, soupirant de tout ce qui devait les séparer : « *Les relations avec les autres font notre existence, et nous la ravissent* »[2]. Ensemble, ils se moquèrent de l'esprit de sérieux dans les *Xénies* qui firent hurler l'Allemagne pédante et écrivirent de merveilleuses ballades croisées. Ils se corrigeaient, n'écrivaient aucun texte que l'autre n'ait lu, se partageaient les sujets qu'ils avaient imaginés de concert.

La vie les ayant séparés, tout le restant de ce qui lui en demeurait Goethe s'interrogea sur chaque page qu'il écrivait : qu'en aurait pensé l'Unique, le seul être dont l'appréciation importât ? Il vivait avec cette question, et le désespoir irrémédiable de l'absence de réponse. La grande maison du *Frauenplan* avait été transformée en temple un peu ridicule de ses souvenirs d'Italie, mais la petite maison de jardin l'habitait. Schiller, qui avait éprouvé le même sentiment, avait voulu l'acquérir. Lui y avait composé son chant à la lune, regardant le ciel au-delà des arbres et des collines, par la petite fenêtre :

Ich besaß es doch einmal,
was so köstlich ist!
Daß man doch zu seiner Qual
Nimmer es vergißt![3]

Chaîne de montagnes sous la lune
Gaspar David Friedrich, vers 1805
(Weimar, Residenz)

L'été, la duchesse douairière se retirait au château d'Ettersburg et Goethe qui était du séjour y organisait des fêtes. Les ducs de Weimar entretenaient le gibier pour leurs chasses sur la

1. Schiller à Goethe, 29 septembre 1798.
2. Goethe à Schiller, 9 juin 1799.
3. Un jour j'ai possédé pourtant
Quelque chose de si précieux !
Pour mon tourment,
Il est impossible de jamais l'oublier.

Genio hujus loci

colline de l'Ettersberg et le conseiller Goethe devait gérer les plaintes des paysans dont les sangliers ravageaient les champs. Il aimait à emprunter une allée forestière qui conduisait à un bois de hêtres. Au milieu d'une clairière se tenait un jeune chêne, le seul de l'endroit. Il s'asseyait à son ombre, y lisait et rêvait, et grava un jour son nom dans l'écorce. Dans un recoin du parc qu'ils avaient aménagé au bord de l'Ilm, le duc avait fait installer un fût de colonne qu'un serpent enlaçait, avec ces mots : *genio hujus loci* – au génie de ce lieu.

Des années plus tard, Liszt se voit offrir une villa au bord de ce même parc et le virtuose itinérant s'y fixe, attirant à lui l'élite musicale du temps. Berlioz s'y rend régulièrement, en pèlerinage sur le lieu qui avait abrité l'idole dont il avait mis le *Faust* en musique, y donne la *Symphonie fantastique*, pestant contre l'absence de harpe dans l'orchestre. Mais l'accueil qu'y reçoit sa musique est le plus enthousiaste qu'il ait connu. La *Damnation de Faust* est présentée à deux pas de la maison de Goethe, et le compositeur reçoit des mains du duc l'ordre du faucon blanc. Quand une souscription est ouverte après sa mort pour ériger un monument à Berlioz dans Paris, le duc et la duchesse envoient une participation. Il n'en sera pas fait mention : les poussées nationalistes de part et d'autre du Rhin sont alors déjà trop violentes.

En mai 1897, un philosophe aphasique et prostré est ramené de Turin et interné dans une petite maison médicalisée. Ce qu'il reste de Nietzsche y passe les trois dernières années de sa vie, prostré. Sa sœur y crée un centre d'archives de son œuvre.

Une vingtaine d'années plus tard, conservateurs et sociaux-démocrates se mettent d'accord à l'issue du premier conflit mondial pour la rédaction d'une constitution républicaine. Mais le climat insurrectionnel de la capitale est peu propice à ce travail. Les spartakistes enflamment Berlin avant d'être écrasés, exécutés de sang froid pour Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, leurs cadavres jetés à l'eau. On cherche donc un endroit tranquille et on se place sous l'ombre protectrice des deux poètes : l'assemblée constituante se réunit un jour de neige à Weimar, le 6 février 1919. Le 11 août, la constitution est promulguée. Elle crée un État fédéral constitué de dix-neuf Länder, accorde le droit de vote aux femmes. Une République, enfin. Même si les commencements seront difficiles, tout le monde le sait, un espoir de renaissance s'établit. Mais entre-temps, il a fallu, sous la menace de la reprise de la guerre et en l'absence de toute négociation, accepter le Traité de Versailles. Dans le théâtre de Weimar où Berlioz et Liszt avaient dirigé leurs œuvres, le ministre-président Bauer fait voter l'acceptation le 23 juin en déclarant :

Théières, Bauhaus (1924)

> Nous sommes désarmés. Mais le désarmement n'est pas le déshonneur ! *(Applaudissements)*
>
> Certes, nos adversaires veulent attenter à notre honneur, sans aucun doute possible, mais je crois et je croirai jusqu'à mon dernier souffle que cette tentative retombera pour une fois sur ses auteurs même, et que ce n'est pas notre honneur qui périt à l'occasion de cette tragédie mondiale. *(Vifs applaudissements)*

Au moment où est créée à Weimar la République, y voit aussi le jour le Bauhaus, soutenu par les autorités de la ville et du tout nouveau Land de Thuringe. Klee pour le cours de « composition élémentaire », Kandinsky pour enseigner la fresque, rejoignent le projet. Des bâtiments sont construits et en 1923 est organisée la

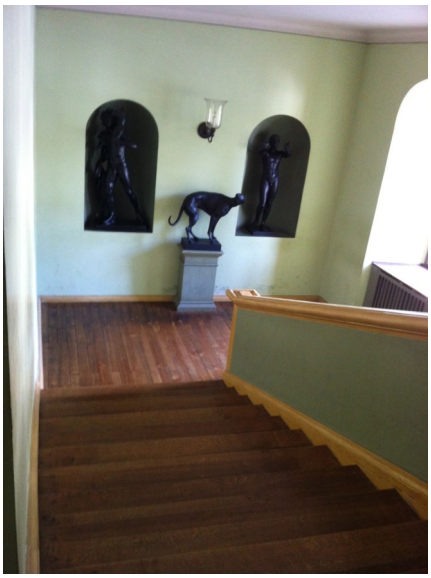
La souche du chêne de Goethe, Buchenwald. L'arbre fut touché par une bombe incendiaire lors d'un bombardement anglais en 1944. Une légende chez les déportés voulait que l'Allemagne nazie s'effondrerait quand le chêne tomberait.

première grande exposition. Kandinsky et Gropius donnent des conférences. Mais le Bauhaus devra bientôt quitter la ville.

En effet, évoquant le nom d'une République mal née, l'Allemagne classique et Nietzsche, Weimar est particulière aux yeux des nazis. Elle accueille le congrès du parti en 1926 et la *Hitlerjugend* y est fondée. Quatre ans plus tard, Wilhelm Flick est le premier nazi à accéder au poste de ministre d'un Land, et c'est en Thuringe. En 1933, Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe, reçoit Hitler dans la Humboldtstrasse. Elle déclare que Mussolini et Hitler réalisent la philosophie de son frère.

Bientôt, sur l'Ettersberg, des travailleurs forcés abattent les hêtres, prenant soin de laisser, seul au milieu d'une immense clairière, le chêne de Goethe. À l'intérieur d'une clôture électrique sont élevés des baraques, des bâtiments, un crématoire. Le chemin forestier qu'empruntait Goethe devient Allée de sang. À cause du souvenir du poète, le nom d'Ettersberg est abandonné. Ce sera la forêt de hêtres – ***Buchenwald***.

⁂



L'escalier de la maison du Frauenplan, dessiné par Goethe

Jeune, Juliane de Krüdener avait été extravagante. Elle avait conquis la célébrité dans l'Europe entière avec un roman autobiographique, *Valérie*, une bluette au style très pur inspirée de *Werther*, et, mariée à un ambassadeur de Russie, s'était enfuie avec un jeune capitaine de cavalerie français. Mais subitement secouée par une crise mystique, elle prêche dans les cours européennes l'idée, qui se répand sur tout le continent, que Napoléon est l'Antéchrist annoncé par la Bible. Sa vie se termine entre illumination et soutien aux pauvres, dans la ruine. Le mercredi 29 juin 1825, le chancelier Mueller monte le grand escalier de la maison du *Frauenplan* et Goethe l'accueille en haut, d'humeur enjouée. À l'annonce que lui fait Mueller de la mort de Madame de Krüdener, le poète a ces mots, légers et terribles :

> Une vie comme la sienne est semblable à de la sciure de bois : à peine peut-on en tirer un petit tas de cendres pour la fabrication de savons.

Ainsi très exactement furent prises les vies de ceux qui les laissèrent sur l'Ettersberg, qu'ils s'appelassent Henri Maspero Raphaël Élizé ou Maurice Halbwachs. À la métaphore cruellement froide d'un poète sans doute se réduiront les nôtres. « *Il me conseilla pourtant de lire Valérie* », ajoute néanmoins le chancelier ■

Fürstengruft – Un duc eut l'idée de réunir pour toujours les deux poètes dans le mausolée réservé à la famille de Saxe Weimar-Eisenach. Le cercueil de Schiller fut déterré du jardin de la Jacobskirche dont Bach avait été l'organiste et où l'auteur des Brigands avait été inhumé de nuit, à la sauvette.